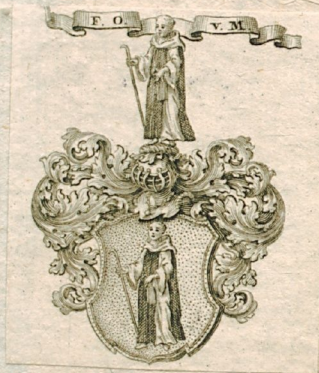


D1

2414 $\frac{11}{40}$

177



3588.

Leitzku

Band

Gabriel Mailhol

B
A
u
v

BM 00

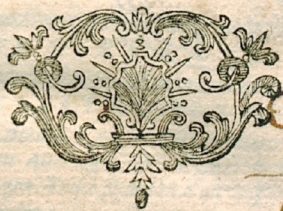
AVANTURES
DU PRINCE
DE

MITOMBO.

OU
LE PHILOSOPHE
NEGRE.

Contenant un Tableau des Vicissitudes
Humaines.

PREMIERE PARTIE



Or m

1771

A. ROUEN.

Chez N. JORRE, Libraire.

M. DCC. LXIV,

AVANTURES

DU PRINCE

DE

MYTOMBO

LE PHILOSOPHE

IN DE GR.

Contenant l'histoire des Vicissitudes
de sa vie



A ROUEN

chez M. J. J. LEBLANC

M. DE C. L. X. V.





LE
PHILOSOPHE
NEGRE,
OU
LES AVANTURES
DU PRINCE
DE MITOMBO.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction de l'Auteur. Désagrémens des Voyages en Allemagne. Des Églises & Cloches de Cologne. Triste situation d'un Hussard négre.



Les François avoient déjà pénétré jusques au-delà d'Hanovre, & s'en étoient repliés : des succès balancés avoient déjà favorisé tour-à-tour, en Allemagne, les Partis opposés, & les Armées ennemies, quand mes affaires & mon devoir m'entraînerent à la

A ij

suite de la nôtre. Attaché au trésor, j'eus ordre de me rendre d'abord à Cologne. Dès mon entrée dans le Brabant, je m'aperçus, que je sortois de Sibaris, ou du moins, que j'arrivois dans des Régions, ou l'on ne sçait point encore jouir de la vie.

O toi, qui, dans le siècle de la mollesse, as la force de pratiquer les durs préceptes que tu donnes; tu nous conseilles en vain de sortir des Villes, pour aller dans les forêts, être exposés à l'intempérie de l'air, brouter l'herbe, & marcher à quatre pates; sévère Roufseau, voyage en Allemagne; &, pour la première fois peut-être, tu seras content du genre humain.

Tu auras le plaisir de te trouver dans des chemins bourbeux, où réellement les quatre pattes deviennent souvent nécessaires. Tu n'y verras continuellement environné d'arbres, de ronces, & de voleurs. Au gîte, où tu parviendras sans doute, on te nourrira délicieusement sous le chaume, & dans la fumée, de pain noir, de lard jaune, & de choux aigres. On t'apportera vers la fin du repas, dans un pot, fait pour se trouver ailleurs, une liqueur noire, gluante, âcre, écumeuse, & digne en tout d'humecter ce qui l'a précédée. Pour te convaincre sans doute, qu'au lieu de songer à l'empoisonner, on a le dessein de te présenter de l'ambrosie, une servante grosse, grasse, rouge, sale, à l'œil éraillé, aux lèvres pendantes, gouterà, avant toi, du breuvage divin; & tu pourras, à ton gré, sur les bords du vase, baiser, & savourer les traces de sa large bouche.

Faute de lumière, il faudra te coucher. On t'apporte des trousses de paille, entre-mê-

lée d'épines, qu'on arrange mollement sur le pavé. On sçait peut-être par tradition qu'il exista des draps ailleurs. Mais, tu n'es pas à plaindre; tu vas t'allonger aux côtés d'une douzaine de Marchands, de Barons, & de Payfans, qui ont marché toute la journée, & qui ne se défont pas de leur chaussure, pour être plutôt prêts le lendemain. Si tu crains le froid, les secours ne te manqueront pas; on va te couvrir d'un gros sac, bourré de plumes, sous lequel, à côté même des glaçons, tu es certain de fondre en eau, & de trouver la zone torride.

Après avoir passé quelques jours par des épreuves aussi agréables, j'arrivai enfin à Cologne, sur un cheval harassé, maigre, tout prêt à rendre l'ame, & plus heureux que moi; il avoit toujours bu de l'eau, & n'avoit point mangé de lard.

Un domestique, groupé avec trois portemanteaux, sur un autre cheval, formoit ma suite, & tous mes équipages. Son premier maître avoit trouvé à propos de le nommer l'Intrépide. Dès que je fus descendu à une Auberge, où l'on me reçut, en fronçant le sourcil, mais, où je trouvai enfin un lit, j'ordonnai à l'Intrépide de bien servir mes deux chevaux, de bien manger, de bien boire, & de me laisser dormir, au moins dix-huit heures de suite. Je me couchai dans cette intention; mais hélas! j'ignorois malheureusement, que le hasard m'avoit placé auprès du plus bruyant des clochers. Dix batteries de canon, tirant continuellement, ne m'auroient certainement pas plus étourdi, que le firent soixante & dix-sept cloches, lesquelles il me fallut entendre quinze heures durant, parce qu'un gros Cha-

noine s'étoit laissé mourir d'indigestion.

Las de veiller, las de pester contre le sort, les Fondeurs & les Chanoines qui ne jeûnent point, j'appellai l'Intrépide, dans la résolution de changer de gîte. Après un quart d'heure de cris infructueux, il me fut repondu par l'hôte, que mon valet étoit sorti depuis très-long-temps. On ajouta que je chercherois en vain dans Cologne un appartement, où je pusse être tranquille; & on m'amena sur les toits, pour me convaincre de cette vérité. Observez, me dit mon hôte, & comptez, si vous le pouvez, cette quantité de pointes qui couronnent la Ville. Dans cet espace, qui n'est pas bien grand, nous avons le bonheur de posséder trois cens soixante & cinq Eglises: à quinze cloches Pune, c'est un nombre de cinq mille quatre cens soixante & quinze cloches, dont nous jouissons, à votre service. Elles interrompent quelquefois, dans tous les quartiers, le sommeil de quelques Etrangers qui ne son point encore faits à leur belle harmonie; mais il y a ici, Monsieur, de quoi vous consoler; vous êtes le cinquième de l'hotel, à qui-même aventure arrive.

J'avois la plus grande envie du monde d'envoyer paitre mon Orateur: sans me laisser le temps de parler, j'ai sur-tout à numero sept, continua-t-il affectueusement, un Huard Nègre, & de bonne mine, qui n'a point dormi de trois jours. C'est celui-là, Monsieur, qui a l'air d'être malheureux. Il ne cesse de pleurer, de prendre son sabre, de le rejeter sur sa chaise, & de pleurer encore. Il se promene dans sa chambre; il crie; il ne fume point; il ne boit pas; il nous fait peur & pitié.

Laissez-moi en repos, vous & les Huardes,

repliquai-je assez brusquement; je vais retourner dans ma chambre; que mon coquin de valet s'y rende, dès le moment qu'il paroitra dans l'hôtel. A ces mots, je descends du Donjon, pour regagner mon lit, fermé d'un rideau par un coté, & ouvert au jour par trois autres.

C H A P I T R E I I.

Harangue de l'Intrépide à son maître. Portrait de la Baronne de l'indigressin. Desespoir du Nègre.

JE m'assoupis enfin, malgré les cloches & le soleil; mais mon repos ne fut pas de longue durée. A peine eus-je été demi heure dans cet état douteux, qui tient du sommeil, & où l'on ne dort pas, qu'un bruit effrayant, & un grand coup sur les reins, me rendirent tout-à-fait à moi-même. On avoit voulu tirer mon rideau; la tringle, artistement attachée, par un fil simple, avoit manquée, & le tout étoit tombé sur mon dos, accompagné du bras de l'Intrépide. Oui, c'est moi, me dit le maraut, en voyant ma surprise extrême; c'est moi, Monsieur, qui viens obéir à vos ordres, & vous signifier ma retraite.

Je cherchai vite des yeux, ma canne, pour répondre à ce discours. L'Intrépide s'en aperçut; point de mauvais procédés, reprit-il, tout de suite, avec une fermeté, qui ressembloit assez à de l'impertinence. Vous n'êtes pas obligé, Monsieur, de deviner à qui vous avez affaire, aussi vais-je à l'instant me hâter de vous l'apprendre. Je suis votre très humble Serviteur, & non plus votre valet. L'Hannovrien & l'Anglois ont passé le Rhin; leurs Troupes-légères ont même pénétré jusques aux confins de la

Flandre ; vous sçavez comme l'on m'appelle , dans cette conjoncture pressante , je n'ai pu m'empêcher de songer à secourir ma Patrie, & à justifier mon nom. Vous voyez donc en moi l'un des plus déterminés Hufiards de Fischer. Mon Colonel vient de me donner pour engagement un écu , & part au butin. Mon cheval m'attend ; je vais sortir , pour endosser l'uniforme ; & , si l'année prochaine, vous avez quelques terres à vendre , je pourrai m'en accommoder.

Je ris, malgré moi, du ton & de l'espoir de mon coquin. Il falut cependant m'exécuter ; je lui payai grassement ses gages, & le laissai partir pour la gloire, sans trop sçavoir, où je pourrois lui trouver un successeur. Mon hôte que je consultai à ce sujet, me dit qu'il seroit très-difficile à remplacer, tout le monde se trouvant occupé autour des grandes armées à vendre, à tuer, ou à voler.

Je fis en effet, pendant quelques jours, mille démarches inutiles, pour découvrir un homme fidele, & entendu, tel en un mot qu'il me le falloit, dans mon état, & dans la circonstance ; l'Ennemi, repoussé par M. de Contades, se replioit du coté de Wesel, & j'attendois à chaque minutte, l'ordre de marcher en avant. Inquiet & chagrin, j'employai vingt personnes à la fois, à faire des recherches, & je restai chez moi, pour en apprendre l'issue. Dans ces entrefaites, j'entendis de mon appartement, une voix de femme, qui me parut agréable. Je l'écoutai, sans rien comprendre aux paroles chantées ; je présimai seulement, au caractère de l'air, qu'il avoit été composé, pour peindre les horreurs de la Guerre. Mon hôte, à qui je fis part de mon idée, me dit que j'entendois

j'entendois la belle Baronne de Windiggref-
fin, qui étoit à marier, & qui, dans ce moment
chantoit les douceurs de l'amour.

Il fit au reste son métier ; je veux dire , qu'il
m'instruisit de tout ce qu'il avoit appris sur le
compte de l'Allemande. C'est un rejetton, me
dit-il, de l'une des plus Nobles Souches de la
Franconie. Elle doit posséder, un jour, l'un des
plus superbes Châteaux de ce Pays-là. Un Pro-
cès la retient en cette Ville. Comme elle n'y a
point de parens, elle est venue se placer dé-
cemment dans mon hôtel, avec la Demoiselle
de compagnie. Vous pouvez lui parler, ajou-
ta-t-il affectueusement ; elle entend un peu le
François ; & nos usages, même les plus rigides,
sont extrêmement favorables aux personnes,
qui n'ont point d'engagement. Sous les auspi-
ces de cet homme, j'allai faire ma cour à Ma-
demoiselle la Baronne. Je la trouvai panchée
sur une chaise longue. Elle étoit parée d'une
robe de soye noire, à franges naturelles. De
longues manchettes simples, & brodées, pen-
doient de ses bras jusqu'à ses pieds, dont les
pointes se regardoient. Un mouchoir blanc
couvroit les gros appas, qui surchargeoient
sa large taille. Plus haut, brilloit, sur un gros
cou, la figure de vingt-quatre ans, charnue,
pâle, mais relevée d'un nez fripon, qui faisoit
paroître grands ses deux petits yeux bleus. Au-
dessus, de longs cheveux noirs, & pleins de
nœuds, étoient couronnés d'une plume grise,
& de cinq à six breloques pendantes.

La connoissance d'une telle personne ne me
parut pas à dédaigner. Je la commençai avec cha-
leur sans prévoir néanmoins combien elle auroit
de part à ce qui devoit m'arriver en Allemagne.
J'avois passé auprès de la Baronne quelques

B

heures délicieuses , quand mon hôte vint encore me désoler : eh ! Monsieur , s'écria-t-il , en pleurant , ma sœur expire en ce moment d'une attaque d'apopléxie ; & puis , le Nègre ! le Nègre ! montez , & vous verrez , vous verrez... Je le suis , par complaisance. Il applique mon œil au trou d'une serrure , & je vois en effet un Nègre , ayant dans sa main son sabre nud , gesticulant avec fureur , & tout prêt à se couper la gorge. Nous frappons rudement à la porte de la chambre , & , par zèle , nous sommes prêts à l'enfoncer ; quand le Nègre lui-même nous l'ouvre , surpris de notre visite , sans néanmoins en paroître interdit , voila un François , lui dit l'hôte en l'abordant , qui s'intéresse beaucoup à votre sort , & qui cherche en vain par-tout quelqu'un pour le servir. Eh ! pour Dieu ! Monsieur le Nègre , je vous supplie de ne pas vous tuer ici , car on me contraindrait à payer une amende considérable. ConteZ plutôt vos raisons à ce galant homme. S'il vous manque des ressources , vous lui louerez vos bras ; il vous secourra ; & vous vous serez réciproquement utiles : c'est le lien des Sociétés , la charge des Princes mêmes , & le fondement du bonheur de tous les hommes.

La harangue du raisonneur Allemand me sembla produire quelque effet sur l'esprit du Nègre. Il me parut néanmoins gêné par la présence de l'Orateur , que je priai d'aller pleurer au rez de chaussée la sœur qu'il venoit d'y perdre. Je payerai l'amende moi-même , lui ajoutai-je , si l'Hussard ne consent pas à nous la faire gagner.

Or , ça , mon ami , repris-je ensuite au Nègre , vous avez entendu les propositions de notre hôte ; je ne les lui ai pas suggérées , mais je

puis les ratifier, si vous êtes dans le dessein d'exécuter ce qu'elles exigent de votre part... Mon ami! s'écria l'Huflard, après un moment de silence, voilà pour moi, Monsieur, une expression bien flatteuse, ou bien avilissante! vous ne me connoissez point; vous ne m'avez vu qu'un moment; & vous m'appellez votre ami! n'importe, reprit-il ensuite, je vous connois par les propos qu'on m'a tenus sur votre compte & vous valez, je pense, un peu plus que bien d'autres. Je vais vous raconter ma petite histoire, parce que je vous crois digne de l'entendre.

CHAPITRE III.

Histoire de Tintillo Prince de Mitombo.

MON nom est Tintillo. Dans l'équipage où me voilà, ne possédant, de toutes les richesses de ce monde, qu'un sabre sans fourreau, un méchant habit verd, tout parsemé de boutons, & sans boutonnières, une pipe & point de tabac, trois chemises déchirées, un bonnet qui fut noir, & des bottines sans semelles, vous n'imaginerez peut être pas, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être le fils du Roi de Mitombo.

C'est une chose très-possible, lui repliquai-je; sans sourire; je connois des livres estimés, fondés sur des généalogies, beaucoup moins vraisemblables. J'ai lu tous vos Romans, reprit l'étonnant Tintillo, & ce que je vais vous dire n'en est point un. Je n'acquis à Mitombo, l'an mil sept cent vingt, de votre Calendrier. Ma tendre mere, en me donnant le jour, rioit

comme une folle. Ce fut vraisemblablement, pour prouver aux témoins de ma naissance que, dans ce moment critique, elle n'étoit point sensible à la douleur: Tout le monde sçait qu'un seul sourcil froncé l'auroit alors deshonorée. Elle descendit quatre heures après dans une rivière, qui couloit sous les murs du Jardin Royal, pour y gouter avec moi les plaisirs du bain. On l'en retira, dit-on, à demi morte, & chantant la plus jolie des Ariettes. Applaudie de toute la Cour, elle fit donner du cor, & alla tout le reste du jour attaquer des lions, & courre des autruches.

La vigueur & la gaité de la Reine firent bien présumer du rejetton. Dix Marabous furent assemblés le soir même par Mauritan mon pere, pour me donner un nom. Ils prédirent pour moi au peuple le destin le plus favorable, & lurent clairement dans l'avenir tout ce qui ne m'est jamais arrivé. En échange d'une tonne d'or, qui leur fut livrée par les ordres du roi, ils me firent le beau présent d'un brin d'écorce de la grande Fétiche, que j'ai long-temps portée sur moi, pour qu'elle me préservât de blanchir.

Personne n'ignore assurément que cette grande Fétiche, adorée dans mes contrées, est un arbre divin. Sur le gazon sacré, qu'il couvre de ses rameaux, on apporte tous les soirs des viandes & des présents, qui disparaissent toujours miraculeusement pendant la nuit, quoiqu'ils soient gardés à vue par les plus zélés des Marabous.

Dès que j'eus atteint l'âge de sept mois, mes nourrices me donnerent la liberté. Les Favoris de Mauritan me procurerent alors dix Compagnons aussi vieux que moi, & on nous lâcha tout nus dans la plus verte des prairies. Vous avez

vu quelquefois de petits chats se caresser, s'agacer, se fuir, se joindre, se battre, se mordre, se baiser; tel fut assez long-temps notre petit manège. Au reste, des Historiens de Mitombo, très-dignes de foi, ont remarqué que je faisois mes baisers, mes sauts, mes courses & mes morsures, avec beaucoup plus de dignité que tous mes camarades.

Mais je vous ai déjà trop entretenu de mon enfance : Nous autres Grands, avons le talent d'imaginer que ce qui nous touche doit intéresser tous les hommes. Je passe donc au temps de mon adolescence, qui encore n'offrira peut-être pour vous rien de bien curieux. Je me battois contre de petits léopards, j'étranglois des serpens, & j'allommois des tigres. On disoit que je tirois passablement au vol; j'abattois de mes fleches les hirondelles, les cigales & les grosses mouches. Dans les bois de mon pere, on me voyoit grimper en deux minutttes sur les arbres les plus élevés. Parvenu à la cime, je sautois en un clin d'œil d'un arbre à l'autre, & je parcourois ainsi dans un quart d'heure des forêts de cinq à six lieues. Dans ces promenades, il m'arrivoit souvent de prendre au vol assez de gibier, pour nourrir trois jours la Famille Royale.

Après avoir été quelque temps exercé par tous ces jeux d'enfant, il me fallut songer à d'autres un peu plus sérieux. L'un des sujets de mon, pere passant aux confins du Royaume yit au-delà des bornes, & dans les terres de Fé-lippe, Roi de Bouré, une lionne furieuse, poursuivie par des Chasseurs qui avoient tué ses lionceaux. La bête rugissante l'ayant apperçu, vint tomber sur lui pour le dévorer. Elle lui avoit déjà mangé deux jambes, une épaule & un bras,

quand , avec la main qui lui restoit , le Nègre ; avant d'expirer , enfonça dans le cœur de l'animal un couteau d'Allemagne. Le Roi de Bouré , sur un tel motif , s'avisa de nous déclarer la guerre. Les Conquistans font d'étranges personnes auprès d'eux , ce n'est par le tout d'être dévoré , on est encore coupable.

C H A P I T R E. IV.

*Guerre entre le Roi de Bouré & celui de Mitombo
Tintillo fait gagner la victoire à son Pere.*

UN Héraut de Félipe vint se rendre à Mitombo de la part de son maître , & nous tint impoliment ce langage. „ Félipe Empereur de Bouré ,
 „ de l'Afrique , du Monde , &c. à Mauritan , soit
 „ disant Roi de Mitombo : Vous n'avez point
 „ de respect pour mes bêtes fauves ; vous avez
 „ égorgé mes lionnes , & consommé dans leur
 „ sang votre outrage & ma honte. Je vous déclare
 „ la guerre , pour me venger & vous punir. J'égorgerai
 „ vos sujets , leurs fils & leurs femmes , vos fils ,
 „ vos femmes & vous même , car je veux donner
 „ à tous mes Guerriers des bonnets garnis de vos
 „ cranes. Le trente-troisième jour prochain , j'assemblerai
 „ dans la grande plaine dorée , une Armée de sept
 „ mille trois cens quatre-vingt-treize Combattans.
 „ Vous vous y rendrez avec un nombre égal d'hommes ;
 „ & nous nous y battons , jusqu'à ce que les torrens
 „ de sang aient teint le dernier rameau de nos grandes Fétiches.

Ces propos nous parurent assez positifs. Nous dûmes poliment au Héraut , que nous allions nous préparer à remplir les desseins de son

maître. Mais, avant de le renvoyer, nous le comblâmes de présens, & l'enyvrâmes d'excellent vin de Palme, pour tacher de sçavoir de lui la véritable cause de la guerre nouvelle. Il nous dit bientôt en secret à tous, la mort de la lionne n'est ici qu'un prétexte; quelques Marchands Européens ont besoin d'esclaves; & voilà le motif.

L'envoyé discret répartit pour Bouré. Mauritan publia un Edit pour trouver sept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes, propres à donner de bons coups de dagues & de sagayes. Nos Gouverneurs nous en eurent bientôt fourni la liste, & de plus nous envoyerent quatre Portugais, que les soins de leur commerce avoient amenés dans le Royaume. Ces malheureux devinrent les victimes du ressentiment de mon pere. Ils furent assommés par ses ordres, & mangés dans un festin, qu'il fit donner aux principaux Bourgeois de Mitombo. On garda néanmoins pour notre table les foyes de ces gras Européens. Ce fut pour nous un mets d'autant plus délicieux, qu'il étoit assaisonné par la vengeance; & voilà de ces ressources qui parmi vos gourmands, sont vraisemblablement ignorées.

En attendant que notre Armée se rassemblât, notre Cour s'amusa de petits jeux, faits pour représenter la Guerre. Outre son épouse majestueuse. Mauritan, avoit suivant la coutume, cent cinquante autres femmes dévouées à ses caprices. Il exécutoit souvent avec elles le Ballet Royal, au son de quatre-vingt trompettes d'ivoire, accompagnées de cinquante tambours, & de vingt-cinq chauderons. Entouré de Danseuses, il leur portoit alternativement de grands coups de sabre, qui étoient habilement parés

par des esclaves appostés. Les femmes de leur côté, lançoient au Roi des fleches, que d'autres esclaves avoient aussi le soin de parer. C'étoit aux yeux une réciprocité d'attaques & de dangers assez divertissante. D'ailleurs, on prépara les arcs, les fleches, les sagayes. On épuisa l'arsenal de Mitombo, qui contenoit trois fusils & deux pistolets. Enfin l'on empoisonna deux cens mille Javelines avec des Manzanilles, ou des Feves appellées Ogon, que la bienfaisante nature nous prodigue toujours avec libéralité.

Nos sept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes se trouvant prêts, toute la Famille Royale se transporta sur des éléphans à la plaine Dorée. Le matin du jour indiqué, nous vîmes l'ennemi en présence. Nous étions prêts à donner; mais le Roi de Bouré nous fit sçavoir qu'il lui manquoit encore trois cens soixante-neuf hommes. Ce contre-temps facheux suspendit nos coups. Mon pere lui fit répondre qu'il étoit juste, avant d'engager l'action, qu'on attendit leur arrivée. Ce procédé étoit un peu différent de celui des Guerriers Européens, qui cependant nous traitent de Sauvages. Tels que des voleurs & des assassins, ils cherchent à se surprendre, & font consister leur gloire à y parvenir. Ils tachent de se trouver deux mille contre cinq cens, tandis qu'en une querelle particulière, deux Européens qui en attaqueroient un seul, seroient à jamais deshonorés.

L'Armée de Félipe étant enfin complete, le signal de l'attaque fut donné de part & d'autre. On jeta des cris horribles. On se lança des nuages de fleches, & de javelines. Ensuite on s'approcha pour faire jouer plus efficacement les sagues, & les sagayes. Des ruisseaux de sang coulerent :

coulerent: ils entraînent dans leurs flots pêle-mêle, jambes, bras, cuisses, oreilles, nés, & tout ce qu'on avoit la bonté de se couper, pour complaire à des Marchands d'Europe.

Moi, qui n'étoit point encore Philosophe, je fis comme les autres; &, pour ne point m'en-nuyer, je contribuai, de mille coups au moins, à la commune boucherie. Je taillai, je tranchai, je fendis, j'assommaï, je hachai, comme un Barbare, & un Héros.

Cependant le succès étoit encore indéciſ. Je pensai heureusement à l'Artillerie, que nous avions oubliée sur un éléphant. Je grimpe lestement sur l'animal, & je tire un coup de fusil. L'Armée ennemie s'ébranle, elle vacille, elle est culbutée, & nous remportons la victoire. Admirez-en ceci la bisarrerie des effets & des causes; les efforts & les coups de sept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes, pendant un jour entier n'avoient pu obtenir l'avantage; &, dans un instant, il est du à mon index, faisant partir une détenté.

CHAPITRE V.

Suite de la Bataille. Histoire de Bellefont, Académicien de Bordeaux. Le Prince devient amoureux de la Fille du Roi de Bouré faite prisonnière

DANS toutes les Batailles, dès le moment où la victoire a été décidée pour un parti, il semble que les meurtriers deviennent des assassins. Ils durèrent encore quelques heures de la part de nos gens. Mon pere ordonna qu'on cessât d'égorger, & nous ne songeâmes plus qu'à

C

faire des esclaves. Nous primes encore deux mille hommes en vie , & un grand nombre de femmes & d'enfans , qui suivent toujours les Guerriers en Afrique , pour les servir & les encourager. Les blessés furent abandonnés, comme de raison. On les priva seulement de leurs crânes, pour en couvrir & parer nos têtes.

Le Roi de Bouré fut prêt à tomber aussi dans nos mains, & ne dût son salut qu'à la vitesse d'un cheval, sur lequel il regagna promptement ses Etats. Mauritan, au lieu de mettre à profit sa victoire, & de voler sur le champ vers la Capitale de son ennemi, s'amusa, suivant nos usages, à s'enrichir par la vente de ses prisonniers. Quelques Négocians Espagnols, arrivés dans une Bourgade voisine, lui firent demander des passeports, pour venir traiter de l'achat. Ils les obtinrent facilement, quoiqu'ils fussent peut-être les parens des Portugais qu'on avoit mangés. Mais ceux-ci n'étoient point coupables, car nous avions besoin d'eux. Ils vinrent donc se rendre maîtres de tant d'infortunés. Nous en reçûmes en échange de bonnes barres de fer, de petits couteaux, quinze tonneaux d'eau-de-vie, quarante chauderons, une infinité de grains de verre enfilés, dix barrils de poudre, cinq fusils, deux volumes de Musque, vingt-deux sonnettes, & trente-cinq grélots.

Je me réservai cependant le droit de garder quelques-uns de nos vaincus, si j'en trouvois dans le nombre, qui eussent le bonheur de me convenir. J'en fis, à cet effet, une espèce de revue. Le jour étoit prêt à finir. Ma vue tomba d'abord sur un blanc, qui, au lieu de me regarder, & de songer à paroître triste, avoit le nez au vent. J'imaginai qu'il ne se trouvoit point là, sans avoir appris mon idiome. Je lui de-

mandai donc la raison de sa distraction apparente. Je ne suis point distrait, répondit-il sèchement; je considère attentivement au contraire une étoile de la première grandeur. Ah! me dis-je à moi-même, voici un homme qui, par cette allégorie, veut me faire un compliment, & me rendre justice... Mais Vénus, continuait-il, va lui ravir à mes yeux la moitié de son éclat... Autrefois un Marabou m'avoit parlé d'une Vénus; je crus que c'étoit une nouvelle allégorie sur mon penchant à l'amour: je remerciai le blanc. Il me repliqua brusquement, nous ne nous entendons point encore: vous voyez un François, nommé Bellefont, Académicien de Bordeaux. Mes freres naviguent, & gagnent de l'or; je suis venu avec eux, dans la riviere de Serrelione, pour y gagner de la gloire, & vous parlois tout à l'heure d'une étoile & d'une planette. J'avois voulu faire dans vos Régions des expériences Physiques, Géométriques, Trigonométriques, Astronomiques; mais, je n'en ai fait qu'une tragique, puisque le Roi de Bouré, qui me protégeoit, est peut-être actuellement sans oreilles.

Je demandai bien vite aux Espagnols un tel homme, & ne songeois qu'à l'aller entretenir sur mes Nattes, quand une Nègresse, belle comme la nuit, & qui avoit des yeux comme le jour, fixa tout-à-coup mes regards. Elle soupiroit, elle pleuroit, & levoit aux Cieux des bras d'ébène, ronds, potelés, polis, & tout brillans de ménilles d'or. Je me sentis intéressé, charmé, attendri par cet objet adorable. Ses soupirs arrêtoient ma respiration; & ses larmes coulerent, goutte à goutte, dans mon cœur épanoui. Sans lui parler, sans m'informer de sa naissance, je revendiquai vivement cette esclave, & com-

me si les Marchands avoient pû me la refuser, je leur offris, pour sa rançon, toutes mes richesses, & moi-même.

La Nègresse & le François me furent livrés à l'instant. Je les menai en triomphe vers ma cabane magnifique, bâtie de terre rouge, & couverte de longs roseaux. Je dis à Bellefont que j'avois toujours eu du gout pour apprendre ce qu'on ignoroit dans mon Pays, & que s'il vouloit m'enseigner son idiome, & tout ce qu'il sçavoit, il seroit auprès de moi, beaucoup moins mon esclave, que mon ami. Je me tournai ensuite vers la belle Nègresse, & lui exprimai, le plus patétiquement qu'il me fut possible, tout l'amour que m'avoit inspiré sa première vue. Je ne lui cachai pas l'espoir, que j'avois conçu, de la voir répondre aux soupirs de son nouveau Maître : bien loin d'approuver mes discours, mon Esclave les condamna. Elle me brava; & eût la bonté de me montrer un petit couteau, passé dans sa jarretière.

Emporté par ma passion, j'allois peut-être la battre. Je me retins, & l'excusai un peu, lorsque j'appris qu'elle étoit Princesse, & fille du Roi de Bouré. Son nom étoit Bambiche. Le moment ne se trouvant point favorable à mon amour, je me résolus à temporiser, & à philosopher avec mon blanc, pour me défennuyer pendant mon attente. Bellefont fit tout ce que je voulus. Au reste, j'ordonnai qu'on reserrât avec soin la Princesse, pour la soustraire aux yeux de Mauritan, qui, épris de tous les charmes qu'il rencontroit sur ses pas, en avoit très-peu respectés dans sa vie.

Cependant, le Roi donna ses ordres, pour que l'Armée se tint prête à retourner le lendemain vers Mitombo. Je pris congé de Sa Ma-

jefté, réfolu de partir avec l'Avant-garde, L'Aube parut ; & nous nous mîmes en chemin, en allez bonne Compagnie. Mais, nous avions à peine marché deux heures, qu'il nous survint de la part de Mauritan un ordre de revenir fur nos pas. Bellefont, devenu en très-peu de temps mon Conseiller, & mon Confident, demanda au porteur du décret fi l'apparition de quelque fort parti de Félipe alloit être la cause de notre retour précipité. C'est bien pis que cela, lui répondit le Nègre avec frayeur ; Sa Majesté, en sortant ce matin de sa tente, a éternué du côté gauche.

C H A P I T R E V I.

*Dangers que courent le Prince, Bellefont & la
Princesse, dans un combat contre des Singes.*

LE François, qui ne connoissoit pas encore bien nos principes, & nos usages, se mit à rire avec indécence, & alloit encourir l'indignation de l'Aide de Camp de mon pere ; je leur imposai silence à tous les deux, & j'ordonnai aux Soldats qui m'escortoient, de retourner sur le champ vers les lieux qu'ils avoient quittés. De mon côté, j'étois prêt à les suivre, sur mon Elephant, quand Bellefont s'avisa de me persuader que mon retour alloit être fondé sur un motif ridicule. Qu'on éternue, me dit-il, à droite, à gauche, ou devant, ou derriere, je ne vois pas quelle influence cela peut avoir sur les démarches des hommes.

Sans escorte & sans suite, je continuai ma

route avec lui , ma Princesse & mon éléphant, dans une vaste forêt pleine de bêtes féroces de toutes les especes, & très-foiblement éclairée de quelques rayons du soleil. Nous vîmes d'abord des serpens plus gros que de vieux arbres, ensuite des lions, des tigres, des licornes, des pantheres & des rhinoceros. Bellefont à leur aspect trembloit & tressailloit. Me voilà rassuré, s'écria-t-il un moment après, en faisant un soupir de joie, tous ces monstres ont disparu, & je vois enfin des humains. Qu'appellez-vous des humains? lui repliquai-je avec surprise; je n'apperçois au contraire qu'une trentaine de grands singes nommés Barrys, de l'espece la plus mal-faisante. Nous les redoutons dans ces bois cent fois plus que les tigres. Ces coquins ont, au-dessus des autres animaux, une portion de raison, qui leur fait réunir contre les hommes la force & l'artifice. Leurs petits, trouvés au gîte, s'ils sont élevés parmi nous, transportent nos boissons, tournent nos broches, jouent aux cartes, & font quelquefois nos moustaches.

A ce discours, le François inconsidéré, à qui par malheur j'avois donné mon fusil à garder, témoigna la joie la plus vive. Oh parbleu? Monseigneur, me dit-il en riant, l'aventure est délicieuse. Je manque de domestiques; il faut saisir l'occasion de me donner un valet de chambre. Je risque de l'avoir boiteux; mais en Afrique & au milieu des forêts, vous conviendrez qu'il seroit ridicule de se montrer si difficile. A ces mots, mon étourdi prend du tabac, tire sur les singes, qui s'étoient approchés, & tue trop adroitement le premier de la bande.

Je ne peux jamais me rappeler cet instant fatal, sans ressentir la douleur la plus vive.

Nous sommes tout-à-coup environnés & affaillis par la troupe des Barrys courroucés. Ils nous accablent de grosses branches, & nous assomment à grands coups de pierres. Deux gue-nons, pour avoir part au combat, grimpent sur l'arbre qui couvre nos têtes, &, je ne sçais comment, nous inondent, pour nous ôter la vue. Nous tenons encore ferme. Bellefont recharge deux fois mon arme, tire & tue. De mon côté je lance quelques javelines, & je diminue aussi le nombre des ennemis. Mais les traitres voyant des camarades abbatus de si loin, prennent le parti de nous attaquer sur notre éléphant, & dans notre tour. Ils sautent, ils montent, ils escaladent, ils frappent, je chancelle, mon François tombe, ma Princesse crie, & je cesse pour longtems de frapper, de voir & d'entendre.

Au milieu d'une nuit, peut-être plus noire que le teint de Bambiche, étendu au pied d'un arbre, sortant comme d'un profond sommeil, & ne sachant d'abord où j'étois, je me sentis froissé, moulu, & baigné dans mon sang. Après avoir mieux repris l'usage de mes organes, j'appellai Bellefont, & la fille du Roi de Bouré. On ne me répondit pas. Je criai de nouveau, & toujours vainement. Effrayé, tremblant, interdit, je me levai comme je pus & j'allai tâtonnant autour de moi, pour tâcher de retrouver quelque chose. Je tombai enfin sur un être palpitant & mouillé, que je reconnus pour Bellefont, à quelques syllabes entrecoupées qui sortirent avec effort de sa bouche. Il me reconnut lui-même, & m'attirant dans ses bras, j'ai eu grand tort, me dit-il, de vouloir monter une maison dans ce bois.

Ne songeons plus au passé, lui répondis-je.

en riant malgré moi, mon cher Bellefont, sçavez-vous où est la Princesse ? Il me semble qu'il faudroit pour cela, dit-il en soupirant, que je sçusse d'abord si je suis en vie : ensuite vous voudrez bien m'apprendre où je me trouve moi-même. Mais corbleu ! avouez donc auparavant, Monseigneur, que je n'ai pas eu raison de vouloir me charger de pareils valets de chambre. Eh oui, oui, je vous l'avoue, lui repliquai-je avec impatience ; mais pour l'amour de la grande Fétiche, levez-vous comme moi, & cherchons ma Princesse. J'aime assez vos grandes Fétiches, reprit-il en se plaignant & tachant de se remuer ; mais pour Dieu, mon Prince, ne me parlez plus de vos especes d'hommes, pour faire ma barbe, ni pour tourner mon rot.

En finissant ces propos il se trouva debout. Nous cherchames ensemble autour de nous, & nous ne trouvames ni fille ni éléphant. Eh ! où font-il donc, mon ami ? lui demandai-je avec transport. Mais me répondit Bellefont, je les croirois ensemble. L'auguste Bambiche, voyant que nous nous amusions à faire semblant de dormir, se sera sauvée sur l'animal, à la suite du Roi son pere, & aura pris pour guide l'un de mes valets-de-chambre. Peut-être aussi que ces coquins, devenus tout-à-coup vos rivaux, auront enlevé la Princesse, & se la disputent au sommet de quelqu'un de ces arbres.

Ce discours, que Bellefont croyoit lui-même très-mal fondé, déchira mon cœur amoureux, & faillit de me livrer au désespoir : je sçavois en effet que les grands singes enlevoient très-souvent des filles. Oh çà, mon Prince, reprit le François, gagnons, croyez-moi la premiere auberge, & après un bon soupé nous

nous

nous coucherons s'il vous plaît pour long-tems. Eh! où croyez-vous donc être, lui repiqua-je avec dépit; à vingt lieues autour de nous il n'y a peut-être pas un homme; il s'y trouve encore moins de lits & des auberges. Pardonnez moi, me dit-il à son tour cette petite erreur de géographie: couchons nous donc sous ces beaux arbres, & nous nous leverons avec le jour, si auparavant vos léopards & vos tigres ont la complaisance de ne pas nous dévorer.

Bellefont se coucha, & s'endormit tranquillement. Je me couchai aussi; mais je fus bien loin de dormir. Je ne songeai qu'à la fille du Roi de Bouré, pleurant comme Achille, furieux comme Ajax, & fou comme Roland.

CHAPITRE VII.

Bellefont instruit le Prince, & lui donne une idée de nos Sciences. Les Marabous veulent immoler Bellefont à l'honneur de leurs Fetiches. Nouvelle Bataille contre le Roi de Bouré Bellefont & Mauritan périrent; le Prince est fait prisonnier.

Quelques rayons de l'aurore parvinrent enfin jusqu'à moi. J'aperçus à mes côtés plusieurs singes morts, & plus loin à travers des arbres mon éléphant qui païssoit; mais il étoit tout nud, sans tour & sans princesse. J'éveillai Bellefont; il pensa avec de l'eau claire nos blessures & nos cicatrices. Sur un tas de branches que nous eumes l'art d'enflammer sans faül, car nous l'avions perdu, nous fimes rotir quelques-uns de nos ennemis pris sur le champ de bataille. Nous les chargeâmes sur l'éléphant; nous y montames nous-mêmes; &

D

armés de quelques javelines qui m'étoient restées, nous continuâmes tristement notre route; par bonheur en chemin Bellefont m'égayâ & m'instruisit. Il me fit connoître les premiers principes de votre langue, & ceux de la Philosophie, des Mathématiques & des beaux Arts. Je l'interrompois de temps-en-temps pour lui parler de ma divine Bambiche. Vous la retrouverez quelque jour, me dit-il, avec assurance. Premièrement une jolie femme n'est jamais tuée: secondement nous avons vu le petit coureau. Elle sera donc respectée, autant qu'elle voudra l'être. Enfin sa beauté doit durer au moins quinze ans encore; & avant que dix ans se soient écoulés vous aurez tué tant de singes, que l'un d'eux à l'article de la mort vous apprendra infailliblement sur quel arbre ou dans quelle tanière on retient les charmes de la Princeesse.

Tous ces raisonnemens ne me consoloiënt guères. Pour m'arracher au chagrin je retombais dans les sciences: & j'éprouvai que le mérite ne s'acquiert aisément que dans le malheur. Nous fumes cependant rejoints par l'armée de Mauritan, & nous atteignimes enfin près de Mitombo, les Cabannes Royales & l'Ombre sacrée de la grande Fétiche.

L'assemblée des Juges du Pays ne manqua point de venir me haranguer. On n'imagineroit pas quelle est à Mitombo la parure des gens de justice. Un masque uniforme doit toujours cacher leur visage. Couverts d'une casaque ornée de différens plumages, ils ont des cliquettes dans les mains, & aux jambes des sonnettes. Leurs masques les mettent à l'abri des sollicitations particulières; & ils sont avertis qu'il faut gêner les hommes sans passion par le tintamarre

que produit leur vêtement , dès l'instant qu'il est agité.

Je faisois cependant des progrès dans les sciences qui m'étoient apprises , & surtout par préférence dans celle d'une morale épurée & salutaire. Bellefont m'en applaudissoit sans flatterie , quoique je fusse Prince & son maître ; il me délivra d'une infinité de préjugés qui dirigent les démarches des Nègres , & tyrannisent leur raison. Il me dit qu'on avoit tort de tuer sur le tombeau de nos Rois , une femme & cent valets , quoique cet usage préservât en effet les Rois méchans d'être empoisonnés par leurs valets ou par leurs femmes. Il ne voulut point qu'on découpat ma peau pour y dessiner de vains talismans. Il m'assura que le Diable n'avoit jamais été blanc ; & je laissai dans mes cabanes , par ses conseils , mes écorces sacrées. Il me conseilla néanmoins de continuer mes présens à la grande Fétiche , & même d'ordonner aux Nègres de ma garde d'aller l'adorer tous les jours. Malgré ces sages précautions , les Marabous persécuterent mon Académicien. Ils firent entendre au peuple que vingt-cinq livres de sang tout chaud tiré du cou d'un Européen , seroient pour nos Dieux la plus agréable des offrandes ; mais je parvins à leur imposer silence. Bientôt ma Nation entière se vit en proie à des malheurs plus terribles & plus funestes. Le dangereux & cruel Félipe avoit rassemblé de nouvelles forces. Il nous fit déclarer par un hérault qu'à la tête de cinq mille hommes il nous attendroit dans quinze jours sur une montagne à soixante lieues de Mitombo , & qu'il étoit bien résolu d'y prendre sa revanche. Tandis qu'on se prépara vivement à repousser sa nouvelle attaque , les Marabous redemandèrent encore pour les Fétiches les vingt-cinq livres de

sang européen. Malgré ma résistance & mon pouvoir le malheureux Bellefont alloit être pris & piqué à la jugulaire; je le fis disparaître à propos. Je l'envoyai d'avance sur le chemin du nouveau champ de bataille, où il reçut de moi le conseils & l'ordre de m'attendre. Je fis cependant préparer toute l'artillerie de la Couronne, & transporter avec soin nos poudres vers la montagne, malgré les scrupules qui s'éleverent dans mon ame à cet égard: &, à la vérité, des succès qui ne sont dus ni à nos forces, ni à notre bravoure, peuvent-ils être glorieux pour nous? Ce n'est point vos Généraux qu'il faudroit couronner le plus souvent après vos victoires, mais ces grosses pieces d'airain, qui, vomissant mille morts à la fois, ont plus fait qu'eux & leurs armées.

Tandis que la nôtre s'avançoit vers la montagne, j'allai rejoindre mon Académicien. Je la trouvai dans une perplexité singuliere, causée par ses réflexions sur l'avenir & sur le passé. Il m'en fit part avec cette naïveté, que la vraie Philosophie donne ou rend à la nature. J'étois venu à Bouré, me dit-il, pour y faire des expériences utiles: j'y fus accueilli par le Roi. Ses services passés m'attachant à lui par des liens de la reconnoissance. Je me suis avisé de le suivre à la guerre. Il auroit dû m'en coûter la vie; mais votre Altesse a eu la complaisance de me faire son esclave, & de préserver mon col de la plus triste des aventures. Je vous dois donc de la reconnoissance aussi, & de l'obéissance peut être. Dans ces circonstances, vous allez vous battre de nouveau: vous avez des fusils & de la poudre: j'ai donc dû, ce semble, rester de votre côté. Cependant, ajouta-t-il, votre ennemi, qui n'est pas sot, & qui depuis son dernier mal-

heur doit l'être moins encore, s'est emparé,
 dit-on, d'une haute montagne. Moins éloigné
 que vous de la mer, il a pû recevoir des Eu-
 ropéens beaucoup plus de poudre que vous n'en
 avez, & des fusils plus nombreux, ou plus
 grands que les vôtres. Par conséquent, mon
 Prince, j'aurois peut-être du ne point vous at-
 tendre, & revoler vers Félipe. Je rassurai mon
 François sur l'objet de ses craintes, en lui faisant
 considérer le courage de nos gens, & leur con-
 fiance en la protection de nos Fétiches. Il me sui-
 vit jusqu'au pied de la montagne, où les cinq
 mille hommes de mon pere se rendirent, & fu-
 rent aussitôt rangés en Bataille. Mauritan arma
 de ses fusils & de ses pistolets des Officiers bien
 exercés à leur maniement. Un quartier de réserve
 pour la Famille Royale fut établi au centre de
 l'armée, & on eut le soin d'y resservir nos
 poudres. Je chargeai mon Mathématicien de
 de les garder, & de les distribuer aux tireurs à
 mesure qu'ils en auroient besoin. J'allai me met-
 tre ensuite à la tête de nos Nègres, attendant le
 signal, & l'approche des ennemis. Je les entre-
 voyois parmi les arbres qui couvroient la mon-
 tagne. Le signal fut donné & le cri général en-
 tendu, mais les gens de Félipe n'approcherent
 pas. Ils se contenterent de faire pleuvoir du haut
 de leur camp des milliers de flèches & de jave-
 lines, qui portoient parmi nous le ravage & la
 mort, tandis que les notres, lancées vers eux
 de trop bas, tomboient au pied du mont, sans
 force & sans effet. Nos armes à feu tirèrent.
 L'armée de Bouré loin d'être épouvantée de leur
 fracas, parut au- contraire s'en mocquer. Je
 pris tout-à-coup une résolution, qui me fut sug-
 gérée par la circonstance; suivi de tous nos gens
 je gravis contre la montagne; mais dans l'ins-

tant, l'aurois-je pû prévoir! cent fusils & deux piéces de canon nous foudroient d'enhaut, nous culbutent, & nous précipitent pêle mêlé dans la vallée d'où nous nous sortions. L'armée de Félipe nous poursuivit alors pour frapper de plus près. Ses canons la suivant dans des intervalles & tirant avec continuité, achevent de nous terrasser. Le mal n'eut pourtant pas encore été sans remède? mais un boulet donnant dans l'un des barils de notre poudre, les enflamme tout à la fois, & fait partir pour la lune, mon pere, ses femmes, tous les gardes & les membres rotis de mon cher Bellefont.

Je fus abbatu moi-même en cet instant fatal par un coup de massue, qui me fut donné sur l'oreille gauche. On s'empara de ma personne, qui depuis ce moment, & comme vous le voyez, n'a porté qu'une oreille.

CHAPITRE VIII.

Désespoir de Tintillo que calme la rencontre de la Princesse, il est vendu aux Anglois, qui le revendent à un Marchand François, qui l'emmène à la Martinique.

FELIPE fit encore sacrifier à son ressentiment au moins un millier de nos gens. Ses Nègres las & non rassasiés de meurtres, devinrent enfin par intérêt plus humains, ou moins barbares. On enchaina les restes de mon parti. Je fus enchainé moi-même, sans distinction; & je perdis dès cet instant le privilége que ma naissance sembloit m'avoir donné de me croire au-dessus des autres hommes. On ne daigna pas même s'informer si j'avois eu l'honneur d'être Prince.

Humilié, terrassé, dévoré par la douleur, me

voyant conduit vers la mer, pour devenir peut-être l'esclave du plus vil des Européens, je résolus de chercher dans une prompte mort un remède à mes maux extrêmes. Dénué de tout autre moyen, j'allois pour m'étouffer, replier & avaler ma langue, quand la vue d'un objet divin retint & calma mes transports. Nous traversions une forêt sombre; des cris aigus, & devenus généraux, firent arrêter l'armée entière. C'étoit la belle Bambiche. Des Nègres l'avoient retrouvée au sein d'un rocher, où par hazard la soif les avoit entraînés. Amenée à son pere, le hazard la conduisit aussi près de moi. Elle me reconnut au premier coup d'œil, vint mettre ses mains dans les miennes, & répandit sur mon sort quelques larmes précieuses. Quelle situation pour mon ame! Quels nouveaux transports de douleur & de joie déchirerent mon cœur en le ravissant? Mes yeux se couvrirent de pleurs; je n'eus pas la force de proférer une parole; des soupirs brulans & à demi étouffés furent les seuls interprètes de tous mes sentimens. La fille du Roi de Bouré attendrie, mais pressée de me quitter, se hâta de me dire qu'elle m'avoit aimé dès l'instant où je l'avois redemandée aux Espagnols. Elle ajouta que depuis, elle avoit toujours été fidele à son amour, nourrie par les singes, & soutenue du petit couteau, lequel elle eut encore la bonté de me montrer sous sa jarretiere.

La Princesse alloit m'en dire davantage; son pere qui venoit à sa rencontre, & qui n'étoit pas loin, l'appella, & l'arracha tout-à-coup à ma vue. Je scus qu'elle sollicita ma délivrance; le barbare Félipe, apprenant qui j'étois, lui imposa silence, & lui dit que je serois le premier vendu. L'envie de me tuer me reprit;

mais toutes réflexions faites , je résolus de supporter mon sort , dans l'heureux espoir de revoir Bambiche , & d'obtenir sans doute de son Altesse le prix d'un amour approuvé , sincere & malheureux. On me conduisit cependant jusqu'à l'embouchure de la riviere de Serrelione. J'y fus livré à deux Marchands Anglois , qui s'étoient faits une habitation dans l'une des Isles. Ils donnerent en échange du Prince de Mitombo , deux violons , dix noix de kola , un papier de musique & trois flageolets.

Après de mes nouveaux maitres mes occupations ne furent pas pénibles , mais elles me parurent bien avilissantes : avec la queue d'un éléphant j'étois obligé de chasser toutes les mouches de la maison. S'il en restoit une le soir , on me couchoit le ventre contre terre ; là j'étois régaté de cent coups de fouet , ou de nerf de bœuf , qui , en me causant des douleurs affreuses , sillonnoient ma peau , déchiroient ma chair , & meurtrissoient mes os. Mon sang coulant à gros bouillons suspendoit enfin les coups de mes bourreaux , qui craignoient de perdre leur argent , s'ils me faisoient périr. Pour guérir mes blessures , ils les impregnoient alors de vinaigre , de poivre & de sel , dont l'acide & l'âcreté augmentoient & combloient l'horreur de mes souffrances. Voila comme les hommes , qui ont le bel avantage de posséder la raison , traitent en ce pays là les hommes , parce que ces derniers préfèrent le fer à l'or , parce qu'ils sont d'une autre couleur , & qu'ils n'ont pas le nez aquilin.

J'aurois succombé sans doute sous la barbarie de mes maitres , s'ils n'avoient trouvé l'occasion de gagner beaucoup à se défaire de moi. Un Marchand François m'enleva de leurs
mains ,

mais , & me fit embarquer avec quatre cens autres Nègres. Si celui-ci , pour nous conserver & pouvoir gagner sur les achats , nous mit quelque-temps à la gêne , du moins travailla-t-il à nous la rendre supportable. Il nous faisoit entendre tous les jours un concert d'instrumens & de voix , & nous donna des Maitres-à-danser. Quelques-uns de mes camarades apprirent le menuet , l'allemande & la bourrée ; & dans le cours du voyage on n'en trouva que cent quatre-vingt neuf poignardés par eux-mêmes , étouffés ou pendus. Ce petit commerce , comme vous le voyez , doit donner à nos peuples une idée charmante de la douceur des mœurs européennes , & de l'humanité qui dirige vos ames.

Nous fumes tous débarqués & revendus à la Martinique. J'eus le bonheur d'échoir en partage au moins cruel , & peut-être au plus éclairé des François de la Colonie. Il s'étonna qu'arrivant d'Afrique je sçusse déjà m'exprimer aisément dans sa langue. Vous pensez bien qu'il fallut lui apprendre aussi mon histoire , & il me fit la grace de s'attendrir en ma faveur. Tandis que mes camarades furent condamnés aux travaux les plus pénibles , & traités comme des animaux , pour procurer aux Insulaires des-cœuvres le café , le sucre & l'indigo , Ducolard mon nouveau Maitre me nomma son Bibliothécaire , & son Conseiller : je puisai dans ses livres nombreux des lumieres étendues & toute la raison que je vous montre ; il ne pouvoit néanmoins s'empêcher de se défier de moi. Mes camarades avoient formé autrefois , à la Martinique , le projet de s'armer en secret , & de faire périr à la fois leurs Maitres. Ils auroient vraisemblablement réussi dans leur entreprise s'ils n'avoient été trahis par une Nègresse qui

E

nourrissoit un enfant blanc. D'ailleurs un grand nombre de Nègres désertent souvent des habitations, & vont jouir dans les bois, sous le nom de Nègres Marons, d'une liberté dont on leur fait un crime. Quelque fois ils en sortent, & reviennent dans les champs piller les vivres qui leur manquent. Ainsi un Nègre, quel qu'il soit, ne peut s'attendre à jouir en Amérique de l'amitié d'un Blanc. On croit beaucoup nous honorer, si on nous place dans un rang intermédiaire entre l'homme & la bête.

C H A P I T R E I X.

Tintillo gagne la confiance de Ducolard son nouveau maître. Ils courent un grand danger à la poursuite des Esclaves fugitifs.

IL est de doux momens, ou deux hommes qui s'entretiennent oublient entierement les préjugés de l'état, de la richesse, ou du rang qui les séparent quelquefois, pour se livrer sans réserve aux attraits d'une sympathie réciproque. Alors ils se font mutuellement & avec plaisir les confidences les plus intimes, souvent sans y songer, & sans en prévoir les conséquences. J'épiois auprès de Ducolard ces instans favorables. Je plaïois alors ma cause & celle de mes camarades. Je lui arrachois des aveux, dont je sçavois ensuite tirer parti, lorsque j'étois contraint à les défendre.

J'acquis ainsi par degré un empire presque absolu sur son esprit & sur son cœur. Un jour, où je lui faisois des reproches sur la méfiance qu'il sembloit me montrer encore quelquefois ;

je veux faire cesser, me dit-il, tes soupçons & tes plaintes. Je t'avertis confidentement que je me prépare à t'amener, en France; de plus, je dois aller demain avec mes amis à une chasse intéressante; je veux t'armer & te mettre de la partie, quoique, en cette occasion, tu ne fusse peut-être pas fait pour t'y trouver. Je remerciai beaucoup mon Maître, sans rien comprendre néanmoins à la nature du second bienfait. Le lendemain arrivé, cinq ou six François en armes viennent prendre Ducolard, pour aller à la chasse indiquée. On me charge d'un bon fusil, & je me mêle aux Chasseurs, dans l'intention de leur faire admirer mon adresse. Nous pénétrons dans une forêt. Les chiens quêtent, beaucoup de gibier part, & personne ne tire. Un lièvre sort de mes côtés; je le mets en joue, & me prépare à interrompre le silence de nos fusils; mais d'un air empressé on me fait signe de ne point tirer. Ne comprenant rien à cette défense, je demandai à l'un des Chasseurs quelle pouvoit être cette plaisanterie. Il éclata de rire, & me répondit aujourd'hui mon ami, nous ne devons tuer que des Nègres Marons.

Imaginez, s'il est possible, combien je fus étonné de cet aveu, & du ton que l'aimable François avoit pris pour me le faire. Eh quoi, Monsieur, lui repliquai-je avec courroux, il se pourroit que dans ce pays on iroit ainsi gayement à la chasse aux hommes? Vous êtes plus féroces que nos lions & nos tigres: s'ils dévorent quelquefois vos semblables, ce n'est ordinairement que lorsqu'ils en sont attaqués... J'allois poursuivre sur le même ton mes représentations & mes reproches; les Chasseurs se réunirent pour m'imposer silence. Monsieur le Nègre, me dit l'un d'eux avec un air railleur, aurois-tu par

hazard l'envie de te faire assommer! Tu n'as pour y parvenir qu'à nous continuer tes remarques morales. Apprends plutôt, imbécille Docteur, que les déserteurs, les voleurs & les brigands doivent partout être punis de mort. Saches que n'ayant point ici des troupes nombreuses, ni assez de Maréchaussée : nous sommes tous, par nécessité, Soldats, & soutiens de la Justice. Apprends enfin qu'au lieu d'expirer sur des roues, tes Marons sont trop heureux de périr d'un coup de feu, & de pouvoir sur tout en mourant contribuer aux plaisirs de leurs Maîtres.

J'allois opposer mille raisons à ce raisonnement singulier, & parvenir peut-être à me faire battre, quand la voix des chiens & un bruit entendu dans une feuillée, mit tout-à-coup la troupe aux champs. C'en est un certainement, se dirent-ils, l'un à l'autre : où est-il? où est-il? .. Désespéré de me voir prêt à me trouver le témoin du meurtre d'un Compatriote, je m'avisai de tirer en l'air mon fusil, pour avertir du moins le Nègre par quel côté on alloit l'assailir. Les Chasseurs m'en firent un crime, & je ne sçais pas ce qu'il alloit en arriver, si je n'eusse à l'instant sçu trouver une défaite. Je leur dis que leurs armes m'étant très-peu connues, j'avois trop baissé mon fusil, & qu'un buisson avoit fait partir le coup malgré moi. Ce mensonge me sauva de leur ressentiment, & cependant on n'atteignit point le Maron.

Quelques momens après, un orage subit & violent déranger notre chasse. Une pluie abondante accompagnée d'un vent furieux, & du tonnerre, nous contraignit tous à chercher des asyles. On se mit d'abord sous de grands arbres ; mais il fallut bientôt en déloger pour n'être pas entraînés par les torrens, ou écrasés par la

chute des arbres que les vents abbattoient quelquefois avec un bruit effroyable. La bande se divisa, comme il arrive en pareille occasion, & chacun de nous n'eut plus en vue que son propre salut. Je suivis cependant mon Maître. Après un quart d'heure de recherches & de marche incertaine nous trouvâmes enfin pour nous mettre à l'abri, le vaste creux d'un rocher énorme. J'allumai du feu pour sécher nos hardes dans cette espece de caverne, esperant qu'à la fin de l'orage & avant la nuit nous pourrions regagner notre habitation. Mais les vents furent si capricieux & si peu complaisans, qu'ils amenèrent sur nos têtes toutes les flammes du mont Vésuve, & une bonne partie de la Mer Atlantique.

La nuit nous surprit donc dans notre appartement trop naturel. Affreux pour mon François riche, il étoit pour moi un Palais. J'espérois d'y passer quelques heures délicieuses, sur un tas de feuilles sèches & dans les bras d'un sommeil non interrompu; mais à peine eus-je préparé notre lit, qu'un bruit sourd s'étant fait entendre vers l'ouverture du rocher, nous y regardâmes, & nous vîmes entrer à la file une douzaine de Nègres Marons. Il seroit assez difficile de se peindre la terreur dont fut saisi tout-à-coup mon doux Maître. Nous allions l'un & l'autre courir à nos fusils étendus loin de nous sur des feuilles: Nous fumes arrêtés en attitude par six Nègres qui tendirent sur nous leurs arcs garnis de fleches, & par trois autres qui s'approcherent armés de longs poignards.

Ducolard tombe aux pieds de ces terribles agresseurs: je vole entre eux & lui pour le couvrir de mon corps, & le garantir, en expirant, des premiers coups qu'on alloit lui porter,

Les Marons étonnés d'un procédé que de ma part ils trouverent bizarre, ne voulant point d'ailleurs tuer un Nègre, baissèrent leurs armes, en s'emparant néanmoins des fusils. Ils me déclarerent ensuite, en jurant très-éloquemment dans ma langue, qu'ils alloient égorger le chien de Blanc, lequel sans doute devoit être mon Maître. Ils me dirent aussi que certainement le barbare avoit été ce jour-là de la chasse qu'on leur avoit faite. Enfin, ajouterent-ils, tu profiteras de ses dépouilles & tu n'auras point à craindre qu'on t'impute la mort si tu veux partager nos destins & notre liberté. Ducolard désira que je lui expliquasse en françois ce qu'on venoit de me dire; & je ne lui laissai pas ignorer une syllabe de tous ces propos agréables.

C H A P I T R E X.

Tintillo sauve la vie à son maître & fait faire la paix des esclaves fugitifs.

PALÉ, tremblant, & presque mort, mon Maître alloit me dicter une réponse: je l'interrompis & me hâtai de la faire moi-même. Mes camarades & mes amis, répliquai-je en françois aux Nègres, tout ce que vous venez de proposer est juste. On vous avoit ravi votre liberté; on vous avoit vendus comme de vils animaux; dans cette Isle maudite, vous aviez été condamnés à des travaux pénibles, & pour de simples négligences vous aviez éprouvé peut-être les plus durs châtimens; mais quelques pas vers ce bois vous ont ravi à vos tyrans, & vous ont rendu la liberté qu'en naissant vous teniez des mains de la Nature. Enfin

vos anciens Maitres , que malgré vous il vous faut aller piller quelquefois pour pouvoir subsister ici , viennent vous poursuivre jusques dans vos retraites. Lorsque vous les rencontrez seuls il est raisonnable , sans doute , que vous les préveniez , & que par leur trépas vous tâchiez d'éloigner le votre. Cependant , mes chers amis , avant que d'exécuter aujourd'hui sur Ducolard , que voilà , cet acte de vengeance , ou plutôt de justice , écoutez , je vous prie , quelques réflexions que j'ai faites malgré moi , & qui vraisemblablement sont assez mal fondées. Nous sommes nés libres , la plupart , ou si ce n'est pas nous , ce fut du moins nos peres : mais n'avons-nous pas été pris en Afrique après quelques batailles perdues ? Le vainqueur , suivant l'usage , avoit le droit de nous égorger. En nous laissant la vie il nous a fait une grace , que nous avons pû refuser. Il a enfin vendu notre liberté à des Blancs ; & nous y avons tous consenti , puisque nous vivons encore. Les Blancs devenus nos Maitres , & qui en cela ont sacrifié une partie de leurs biens pour ne pas travailler eux-mêmes , ont exigé que par nos travaux nous leur rapportassions l'intérêt de ce que nous avons couté. Ceux de nous qui ont refusé de remplir en partie cette charge , se sont rendus , je crois , coupables d'une espece de vol. On les en a punis , parce que nous avons peut être des camarades qui résistent trop souvent à la raison , s'ils ont le bonheur de la connoître. Sans réfléchir sans doute à ces choses ; ne voyant que la peine , oubliant surtout l'obligation réelle , plusieurs d'entre nous désertent des maisons , où ils étoient abondamment nourris , bien couchés & pourvus de femmes. Ils viennent de là errer dans des forêts ; oisifs & ennuyés , ils n'y trouvent

ordinairement ni asyle ni repos véritable. Quelquefois dépourvus d'alimens nécessaires, ils sont obligés de devenir brigans & souvent meurtriers. Ils terminent enfin leurs tristes jours, tirés comme des sangliers, ou pris, & roués comme des assassins. O mes amis, quel train de vie! & l'agréable dénouement! Tel est pourtant le sort auquel vous voulez que je participe après avoir tué un homme considéré, dont la mort exciteroit mille Blancs à la vengeance, & à notre punition, après m'être souillé du sang de mon Maître, que vous voyez, & que je chéris comme un pere, parce qu'il l'a mérité. Oui, mes Camarades, il est des François, & Monsieur Ducolard en est la preuve, qui voyent en nous des hommes, maltraités par le sort, nécessaires à leurs travaux, sacrifiés à la nécessité, malheureux, mais estimables quelquefois, & toujours respectables. Mon Maître, qui m'aime aussi, & duquel je vous reponés, seroit peut-être capable, mes amis, de vous arracher tous à vos infortunes. Je puis me tromper sans doute, mais il me semble que les François auxquels vous apparteniez, se trouveroient très-heureux de vous voir rentrer dans leurs habitations. J'imagine que votre bonheur même pourroit aussi en dépendre. Vous seriez vraisemblablement satisfaits de vous voir d'abord pardonnés; premiere convention, que Monsieur Ducolard garantiroit, après en avoir traité lui-même. Je suis certain que vous seriez ravis de vous occuper de nouveau, puisque c'est le sort de tout homme. Vous serez charmés à ce prix de vous retrouver au milieu des alimens, des boiffons, des instrumens, & surtout de vos cheres maitresses. Oui, mes amis, vous en serez enchantés; & vous meritez

avec le temps qu'un bon Maître, satisfait de vos services, vous rende la liberté, vous aide, vous marie, & peut-être vous enrichisse. Encore un point, mes Camarades, & vous allez décider. Le jour va paroître: Monsieur Ducolard prend vos noms; il part, & va parler à tous vos Maîtres. Vous me retenez parmi vous jusqu'à la réponse; & par prudence en attendant, vous posez au loin des sentinelles. Si vous découvrez quelque piège, si la réponse n'est point favorable, si vous n'obtenez pas les avantages dont je vous ai parlé, si enfin mon Maître ne revient pas lui-même pour vous en instruire, chargez vos fusils, & quand il en sera temps, vous les déchargerez dans ce cœur, qui vous aura séduit par de fausses promesses.

La réponse des Nègres à ce discours, que je n'avois pû préparer, fut un cri général de joie & de tendresse, & un acquiescement formel à mon heureux projet. Ils voulurent tous se jeter aux genoux de Monsieur Ducolard, mais ils ne purent y parvenir; car mon Maître qui jusqu'à ce moment s'étoit tenu à genoux lui-même, attendant le coup de la mort, transporté alors d'une joie excessive, vint me sauter au cou, me donner mille baisers, & m'inonder de ses larmes.

Il prit ensuite la parole lui-même; il ratifie tout ce que j'avois promis, écrit les noms, & se tournant vers moi, m'assura que je serois incessamment libre. Plusieurs Marons répandirent des pleurs. L'un nommoit un ami, l'autre sa femme, un autre deux maitresses. Mais surtout, d'une voix commune, ils changerent un point aux conventions proposées. Ils voulurent que nous reprissions nos fusils, & que j'accompagnasse mon Maître aux habitations. Dabord par

crainte de surprise je refusai cet avantage; mais
 des Nègres me repliquèrent ingénument, que
 ma raison & mon esprit les serviroient peut être
 auprès de leurs Maîtres, & léveroient les dif-
 ficultés qui pourroient se rencontrer dans l'exé-
 cution du traité. Je n'insistai plus sur ce sujet.
 L'aube du jour commençoit à paroître: je don-
 nai mon bras à Monsieur Ducolard, nous re-
 prîmes nos armes, & nous sortîmes de la caver-
 ne chargés de louanges & de bénédictions.

Mon Maître extasié de joie, croyoit à peine
 tout ce qui venoit de se passer; & il me dit
 d'abord avec gayeté que j'avois un talent supé-
 rieur pour les ambassades. Aussi m'attends-je
 quelque jour, lui répliquai-je sur le même ton,
 à devenir le plénipotentiaire du genre humain.
 Je veux alors pacifier pour jamais tous les freres
 de la grande famille, l'Afrique, l'Asie, l'Eu-
 rope, l'Amérique, les Blanc, les Noirs, les
 Bruns, les foudrés, les habillés, les nuds,
 les batisés, les circoncis, les poilras & les
 barbes.

En tenant ces propres & beaucoup d'autres
 semblables, nous approchions de la maison, où
 nous étions attendus avec beaucoup d'impatien-
 ce. Nous rencontrâmes en chemin plusieurs
 compagnons de la veille, qui avoient passé la
 nuit dans le creux de quelque arbre, ou sur le
 gazon, ou dans l'eau. Ils juroient tous, & se
 plaignoient de la mauvaise chasse qu'on avoit
 faite. Mon Maître leur dit qu'il avoit un peu
 moins à se plaindre. Combien en avez vous
 tués? lui repliquèrent ils vivement: mais Mon-
 sieur Ducolard ne voulut pas s'ouvrir davanta-
 ge, jusqu'à ce que nous fussions parvenus aux
 habitations, où il les engagea tous de vouloir
 bien l'accompagner. Les Maîtres, des Nègres

Marois, ayant d'abord été assemblés par un billet circulaire, Monsieur Ducolard les instruisit de tout ce qui nous étoit arrivé dans la nuit. Mais les avis sur ce qui nous restoit à faire ne furent point uniformes. Il se trouva dans le nombre quelques plaisans qui ne vouloient pas perdre l'occasion d'aller faire la plus belle des chasses. On se conforma néanmoins ensuite aux intentions de mon Maître. Quelques-uns de la troupe accompagnés d'une foule de curieux, se transporterent à la caverne, & en ramenerent en pompe tous mes nouveaux convertis.

C H A P I T R E. XI.

M. Ducolard périt dans un naufrage, Tintillo se sauve avec huit hommes dans une Chaloupe, extrémités où ils sont réduits; on arrive à Bayonne, & il est le seul qui échape à la mort.

PEU de temps après cette époque, qui fit de moi à la Martinique un objet de curiosité générale, Monsieur Ducolard s'embarqua pour la France avec son Bibliothécaire fameux: Nous hazardâmes la traversée sur un petit vaisseau marchand, qui sans doute avoit été construit depuis long-temps, ou qui portoit avec lui peut-être des vers principes de sa destruction. Quoiqu'il en soit, après une navigation d'un mois, très-contrecarrée & très-pénible, nous trouvant dans une nuit ténébreuse, & sur des ondes furieusement agitées, voilà qu'on crie tout-à-coup sur le tillac, allerte! le navire fait eau de tous côtés! Nous sommes perdus, nous périssons! On parle, on pleure, on prie, on jure: nous montons tous pour nous convaincre

de la vérité du fait, & pour nous la prouver les bouillons d'eau montent avec nous. Envain a-t-on recours à toutes les pompes, le vaisseau est prêt à couler bas. Dans la confusion générale où nous fumes jettés par cet événement subit, les moins imbécilles songerent à la chaloupe. J'y descendis lestement, appelant de toutes mes forces mon cher Maître, mais il put bien ne pas m'entendre, ou n'eût pas le temps de me joindre. Quelqu'un coupa le cable, par où nous tenions au vaisseau. Nous en fumes ainsi séparée, & nous vîmes bien-tôt l'affreux instant où les gouffres des mers l'engloutirent.

Quoique affranchi par la mort de Monsieur Ducolard, je ressentis vivement sa perte. Je pleurai dans un coin de la chaloupe, & mes compagnons n'étoient pas plus gais que moi. De cent trente-sept personnes qui s'étoient embarquées nous ne nous trouvâmes que neuf dans une chaloupe très-petite, encore fumes nous loin de nous croire sauvés, lorsque, toutes perquisitions faites, il fut décidé que nous manquions d'alimens. Avant de sauter du vaisseau je m'étois heureusement muni de deux grosses bouteilles d'eau-de-vie. Je déclarai à mes camarades Blancs la petite ressource qui me restoit, & je la leur livrai pour la rendre commune. Je vis plusieurs d'entre eux fâchés de me devoir ce service, & je n'en fus point surpris. En se marquant tous des places ils me donnerent la dernière, & je me dis à moi-même, je l'aurois deviné. On parla de ramer: je devinais encore qu'on alloit me prier de me mettre le premier à l'ouvrage. Toute la bande ne put pourtant me dire de quel côté il convenoit de naviger. J'avois suivi pendant la route les opérations du Pilote: je considérai le soleil qui se

levoit ; & je dis que l'Angleterre étoit sûrement au Nord-Est. J'ajoutai que le vent nous y portant alors , quelques-uns de nos mouchoirs noués ensemble & attachés en l'air à nos deux rames , nous vaudroient mieux que dix rameurs. On m'écouta ; on se regarda ; on haussa les épaules ; & je ramai. Mes compagnons d'infortune m'ayant laissé long-temps au travail , je sortis de ma place pour venir leur faire mes humbles représentations ; & je les trouvai occupés à vider mes bouteilles. Je dis qu'il convenoit de les ménager ; pour pratiquer mes bons conseils on ne me donna point à boire.

J'allois en soupirant m'attacher encore à mes rames ; elles étoient prises par deux marchands qui retournerent la chaloupe , & visèrent , par entêtement , à nous ramener en Amérique. Je me résolus alors à souffrir , & à ne point donner de conseils. Au reste nous espérames tous que quelque navire s'offrirait à notre vue , & qu'il nous appercevrait , ou que nous irions le joindre. Dans la première journée nos espérances furent vaines. La nuit venue , je considérai les étoiles ; elles me prouèrent clairement que nous regagnions le sud. Je ne pus m'empêcher de le dire tout haut. Je parlai d'Orion , de la grande Ourse , de la petite , & de l'étoile polaire que nous laissons derrière nous. Trois de mes compagnons crurent que je me mocquois d'eux , & dirent qu'ils n'avoient jamais vu d'ourse que dans les bois. Les autres branlans la tête , commencerent à imaginer qu'un homme noir pouvoit , une fois dans sa vie , en savoir plus qu'un homme blanc ; & ils résolurent tous entre eux de me laisser dorénavant la direction de la route. Je fis tourner de nouveau la chaloupe , abandonner les rames , réu-

air les mouchoirs, & mettre à la voile. Tous les soins que je me donnai dans ce moment, toute la nuit & le lendemain, ne purent nous amener à voir la terre, ni à rencontrer un vaisseau. Cependant l'eau-de-vie finissoit, & les moins robustes d'entre nous commençoient à tomber en défaillance. Quoique j'eusse moins bu que les autres, je me sentis assez vigoureux. Je tâchai de donner à mes camarades de l'espoir & du courage: mais plus nous avançons sans rien voir, & plus cela faisoit tort à ma triste éloquence.

La mort, l'affreuse mort, se mit enfin de la partie. Dès le troisième jour nous nous vîmes réduits par elle au nombre des Sages de la Grèce. Il diminua dans la quatrième & la cinquième journée. Enfin au commencement de la sixième nous ne nous trouvâmes plus que trois vivans & un trépassé, les autres ayant jusqu'alors servi de pâture aux requins. Nous nous regardâmes la larme à l'œil; l'un de nous perdant tout autre espoir, nous fit la proposition de ne pas nous défaire du mort. Je vais essayer, me dit-il, d'user de cette ressource dont je frémis. Il mordit à ces mots le cadavre, mâcha quelques instans & ne put rien avaler. Je cherchai à l'imiter, & je fus d'abord plus heureux; mais bien-tôt, comme lui, j'abandonnai cet aliment crud, qui n'étoit pas trop bon. Nous aperçûmes enfin la terre. Le vent nous y portoit; ce fut un redoublement de joie. Elle devint bientôt encore plus vive & mieux fondée; du côté où nous regardions, deux chaloupes nous parurent venir à nous. Du port de Bayonne, d'où nous n'étions pas loin, on nous avoit aperçus à l'aide d'un telescope, & l'on envoyoit six hommes pour nous reconnoître & pour nous

laisser. A peine fumes nous atteints par ce secours inespéré, que mes camarades apercevant du pain, en dévorèrent dans un instant plusieurs livres. Je fis des représentations raisonnées sur les funestes suites que pouvoit entraîner leur voracité, mais ils n'eurent aucun égard à mes paroles. Pendant que je leur détaillais les causes physiques qui devoient les forcer à la continence, ils mangèrent de nouveau, & en furent bien-tôt punis. Nous n'étions pas encore à terre qu'ils périrent d'indigestion. Et moi pauvre Nègre raisonnable, qui n'avoit mangé que quelques atomes, j'échappai seul à la mort. A mon arrivée on me mit dans un bel appartement, où diminuant petit à petit mes jeunes, j'acquis en peu de journées le teint d'un Marabou, l'embonpoint d'une Pagode, & la plus vigoureuse des santés.

CHAPITRE XII.

Il sort d'un hopital, s'engage hussard, il est renvoyé pour son trop d'humanité.

BIEN nourri, mollement couché, jouissant tous les jours d'une nombreuse compagnie dans un vaste Palais, je ne songeois presque plus à la couronne qu'avoit perdue Mauritan, parce qu'il avoit eu de moins qu'un autre quatre-vingt-dix fusils & deux pieces de canon. Les traits de Bambiche étoient toujours néanmoins gravés fortement dans mon cœur. Je jouissois quelquefois de certains momens d'enthousiasme où je croyois parler à son Altesse, & la voir favorable à mes soupirs. Elle me prenoit alors de sa belle main noire, & me faisoit

monter sur le trône de son pere , qui vivoit , ou ne vivoit plus. Dans l'un de ces instans heureux , je me sentis un jour pris réellement par le bras. Je me retourne , & je vois un homme. Mon imagination échauffée en fit sur le champ mon premier Ministre. J'attendois de lui un discours politique & respectueux , quand j'entendis sa bouche me prononcer distinctement ces mots ,
Hola ! Nègre , qui vous portez mieux que moi , sçachez que cet Hopital n'est fait que pour les malades ; & songez , s'il vous plait , qu'il faut en sortir aujourd'hui. La chose étoit aisée , car le bâtiment avoit cent portes ; il n'étoit pas aussi facile d'imaginer comment je me nourrirois hors de là. Pour tâcher de rester je formai le dessein de gagner une bonne maladie : mais par malheur dans ce monde n'est point malade qui veut. Il fallut donc quitter mon asyle , & songer aux moyens d'entretenir ailleurs ma vivante machine. Ignorant les ressources que je pouvois trouver en France à cet égard , il me parut nécessaire de m'en informer à quelqu'un ; & pour ne pas me tromper dans le choix , je consultai le premier venu.

Après avoir reçu de moi quelques instructions nécessaires , l'inconnu me dit sans hésiter , & sans façons , mon ami , vous ne sçauriez vous occuper à des métiers que vous n'avez point appris. Vous pensez trop noblement pour vouloir être aux ordres de votre égal. Faites mieux , croyez-moi ; prenez ce qui vous conviendra dans les Villes , ou sur les chemins ; vous vous amuserez , & vraisemblablement vous finirez par une mort exemplaire. Je rejetai bien loin cet avis charitable. Il vous reste encore un parti , reprit affectueusement mon homme , ce seroit d'aller plus loin tuer les gens ,
 avec

avec permission ; je veux dire d'aller travailler à vous faire Général d'Armée. Vous n'avez que cinq pieds un pouce de haut ; vous pouvez pour commencer , entrer d'abord dans une Compagnie d'Hussards , dont je suis le Fourrier ; nous vous escorterons jusqu'en Lorraine , où nous avons ordre de nous rendre. Votre mine charmante sera propre à inspirer la terreur , & je ferois la gageure que dans l'occasion , vous ne pâliez point devant l'ennemi.

Je n'estimai pas assez mon Racoleur pour pouvoir me résoudre à lui découvrir ma haute naissance. Je lui dis cependant qu'à certains égards son dernier projet me paroissoit sortable. Mais , Monsieur , ajoutai - je , en soupirant , vous ignorez que je suis Philosophe. Eh corbleu ! mon cher camarade , reprit-il avec vivacité , c'est justement un Philosophe qui nous manque. Mais , repliquai - je avec étonnement , un vrai Philosophe ne veut tuer personne. Touchez-là , mon ami , me dit-il , en prenant ma main , je vous donne ma parole d'honneur qu'on ne vous contraindra point là-dessus. Voilà dix écus qui en valent mille. Allons boire , choisir un bon cheval chez le Capitaine , & nous préparer , en dansant , à commencer demain notre promenade. N'ayant rien de mieux à faire , je me laissai entraîner vers l'Officier , à qui néanmoins je ne voulus signer qu'un engagement de deux ans. Notre Capitaine n'étoit pas difficile à cet égard. Si on le souhaitoit , il vous enroллоit pour deux mois , & vous retenoit toute la vie.

Nous voilà bien-tôt en Lorraine , & bien-tôt après sur le Rhin. Je trouvai-là quelques camarades Nègres , que je voulus entretenir ; mais je ne rencontrai partout que des ames bruy

tes, stupides, précédemment avilies par l'esclavage, & toujours prêtes à ramper, parce qu'on leur avoit dit que c'étoit leur état. Cependant nous passâmes le Rhin, &, comme on le sçait, nous eûmes bien-tôt gagné les rives du Vêser. Je m'accoutumai plus aisément qu'un autre à la façon de vivre singulière de ma troupe. Galoper nuit & jour; s'assoupir quelques instans sous un arbre, ou dans une chaumière, sans jamais quitter son habit; se nourrir de viandes encore palpitantes, de pain quand on en trouve, & le plus souvent de fruits amers; s'abreuver de bran-de-vin ou d'eau, sabrer sans coup férir, tirailler sans effet, & piller l'ennemi quand les autres le tuent; j'exécutois ces choses là, au gré de tout le monde. Mais il y avoit malheureusement des procédés sur lesquels je ne me trouvois jamais d'accord avec mes camarades, & qui m'attirèrent de leur part, en différentes occasions, une douzaine de coups de sabre; je n'allois point le paysan: je refusois d'aller à mon tour à la maraude, & surtout dans les surprises & les retraites de piller les équipages de notre propre armée. Cette façon de penser extraordinaire me fit dans l'esprit du corps entier un tort considérable; & j'avois en effet au milieu d'eux, l'air d'être l'espion de la raison & de l'honneur.

Une autre infortune encore se trouvoit attachée à ma conduite. Tandis que mes camarades avoient leurs poches surchargées d'or, je ne possédois pas un sou; & dans certaines occasions, je mourrois souvent de faim à côté des tables servies pour eux avec prodigalité. Dans les sociétés ordinaires, mes souffrances eussent été du moins payées par la considération & par l'estime; mais là, je ne pouvois être absolu-

ment que malheureux & méprisé.

Après la victoire d'Hastembeck, nous, volâmes au-delà d'Hanovre; & j'eus la satisfaction de me désaltérer dans l'Elbe. Il fallut en revenir; je fis comme les autres, exposé toujours aux catastrophes attachées naturellement à ma Philosophie.

Depuis notre retour en ce pays, beaucoup moins rempli de montagnes & de forêts, notre troupe s'est distinguée. Elle harceloit de tous côtés l'ennemi. Mes camarades s'enrichissoient, & je devenois tous les jours plus pauvre. Il y a dix jours enfin que l'un de mes Officiers me surprit assis sur un buisson, & faisant à ce sujet des réflexions tragiques. Il se présente une occasion, me dit il avec mystère, qui sans doute va finir tes peines, & peut-être t'enrichir à jamais: les Espions de notre Colonel viennent d'avertir qu'il y a près de Meurs, des bagages mal escortés. Nous allons partir pour les attaquer; si tu fais là ton devoir, tu n'auras plus à te plaindre.

Dans le cours de mes dernières disgraces, j'avois formé le dessein de gagner une somme par quelque coup d'éclat, de demander mon congé, & de révoler de quelque manière que ce fut sur les traces de ma Princesse. Mais j'avois perdu depuis l'espérance de remplir un si beau projet. Le discours de l'Officier la fit renaître dans mon ame. Je partis comme les autres avec la bonne intention de tirer de loin, de frapper du plat de mon sabre, de piller en règle, & de tuer le moins qu'il me seroit possible.

Nous surprîmes en effet le long du Rhin les bagages indiqués; mais l'escorte se défendit assez bien pour donner le temps aux charriots d'échapper à notre rapacité glorieuse. Tandis

que nous nous battions , la moitié de nos gens nous abandonna pour aller piller sur les devants. Je les vis se charger de riches dépouilles ; & moi pour remplir mon devoir , j'esluvois alors gratuitement les risques & les coups. Le détachement ennemi cessant de résister , prit enfin le parti de s'enfuir à la débandade. Je me trouvais en ce moment à deux pas d'un Anglois couvert d'or & chargé de bijoux , qui étoit vraisemblablement le Commandant de la troupe battue. Ayant mes deux genoux sur le cou de mon cheval & le sabre au dessus de la tête de l'Officier , je lui dis de se rendre. Au lieu de m'obéir , le Guerrier brillant dérange sa haquenée d'un coup de doigt , pique des deux , & vole devant moi dans un nuage de poussière. Je le suis comme un éclair , & je le talonne longtemps ayant dans ma main gauche l'un de mes pistolets bandé. Je lui criois toujours : Monsieur , rendez-vous , je vous en prie ; Monsieur , vous allez trop vite ; un Philosophe tel que moi ne voudroit pas vous assassiner , mais parbleu ! rendez vous donc. Je parlois & je pressois en vain. Le cheval anglois , dix fois plus lesté que le mien , éloignoit ma proie de plus en plus , & se mocquoit de moi. Pour comble de disgrâce mon mauvais coureur s'abattant sous moi , me roula sur un tas de pierres ; & je ne remportai d'autre fruit de ma victoire , que mon nez sanglant , un œil poché , une oreille pendante , une épaule démise , & beaucoup plus bas , deux larges écorchures.

On croiroit que tant de maux devoient être pour Tintillo le comble de l'infortune ; ce n'étoit rien encore. Vingt camarades avoit vu le Commandant doré fuyant devant moi , mon sabre levé , mon pistolet bandé : ils avoient

compté sur la mort, & sur une partie de la dépouille de cet homme. Voyant leur espoir trompé par ma chute, ils jurèrent tous à la fois, & allèrent porter à mon Capitaine des plaintes sur ma poltronerie. Je représentai vivement à mon officier que je n'avois pas manqué de courage, puisque je m'étois battu tandis que les autres pilloient. Je dis que je trouvois honteux de tuer les gens qui fuyent, parce que ces gens ont de l'or. J'ajoutai que par mille efforts j'avois tâché de faire à l'Etat un prisonnier de marque, mais que je n'avois jamais cru devoir répondre des jambes d'un cheval normand.

L'Armée n'est point le Barreau : On y méconnoit l'Eloquence, & quelquefois l'équité. Mon Capitaine me dit que j'étois trop humain pour bien faire mon métier : mes deux ans de service se trouvant terminés, il me força de prendre mon congé, & ce fut le seul qu'il eut jamais donné au terme. Cependant ma catastrophe a fait du bruit parmi les Troupes légères. Tous ces honnêtes Messieurs, ont décidés que je dois être un coquin, puisque je ne suis pas riche. Voyant dans leur esprit un tel préjugé formé sur mon compte, sentant que j'en rougis à tort & malgré moi; enfin après mon aventure, convaincu que je me présenterois en vain à quelqu'autre Capitaine pour lui vendre mon sang à raison de cinq sols par jour, je me suis renfermé dans cette chambre pour pouvoir le répandre à mon gré, & vous avez certainement trop de raison pour vouloir me priver de ce plaisir.

CHAPITRE XIII.

Sous la condition d'Ecuyer, Tintillo entre au service de l'Auteur. Histoire célèbre de la femme ressuscitée & des deux chevaux à la fenêtre d'un grenier, qu'on débite à Cologne.

TINTILLO m'ayant ainsi achevé son histoire, je fus très-embarrassé sur ce que j'avois à lui répondre, & sur le ton qui me restoit à prendre avec lui. Son ingénuité ne me laissoit aucun doute sur la réalité de ses aventures. Il avoit donc été à la fois Prince, Héros, Sçavant & raisonnable; mais d'un autre côté, c'étoit un Nègre, sans érat, sans argent, sans chemise, & qui n'étoit seulement pas propre à devenir Soldat.

Toutes réflexions faites, je crus devoir lui tenir ce discours; votre origine, Tintillo, votre caractère, vos actions, vos lumieres & vos infortunes m'intéressent beaucoup en votre faveur. Vous voulez absolument vous défaire de la vie; c'est une fantaisie qu'il faudra bien vous passer. Cependant, mon cher Tintillo, si l'espoir vous retenoit sur la terre, je vous y rendrois peut-être quelques services. Je voudrois certainement pouvoir contribuer à vous procurer le trône de Monsieur votre pere, & les charmes de la Princesse Bambiche; mais, ce sont de ces choses, qui, dans la circonstance présente, me paroissent peu pratiquables. Il conviendrait peut-être de vous abaisser à d'autres vues, qui, près de moi, vous nourriroient du moins; & vous attendriez à ma suite l'occasion de regner.

Le malheureux Tintillo réfléchit un moment sur ma proposition indécente. Il fit à ce sujet, en langage Africain, un monologue pathétique, qui sans doute étoit merveilleux. Le résultat m'en fut rendu en langue plus intelligible. Il m'assura qu'il étoit bien résolu de n'être le domestique de personne; il est cependant, ajouta-t-il, un moyen de me sauver la vie; ce seroit, Monsieur, de me faire votre Ecuyer. Je représentai au Nègre que mon état ne me permettoit pas d'avoir un Ecuyer. Il m'écouta, leva les yeux au Ciel, & courut à son sabre, comme à sa dernière ressource. Je l'arrêtai dans son transport; & je trouvai heureusement le moyen d'arranger les choses. Je lui donnai auprès de moi la qualité, qu'il demandoit; il s'engagea de son côté à penser mes chevaux, à beaucoup charger le sien, & lorsque j'aurois soif, à me donner à boire.

Mon Hôte, qui m'épioit, pour sçavoir si je persuaderois à l'Hussard de supporter la vie, fut charmé de l'accord fait entre nous. Je donnai à mon Nègre un habit brun, à boutons d'or, convenable à sa double qualité d'Ecuyer, & de Philosophe. Je lui laissai néanmoins son sabre: outre que dans sa main il pouvoit m'être utile dans les routes, je sentis qu'il n'étoit point décent de vouloir désarmer un Prince.

Cependant l'ennemi repassoit le Rhin à son tour, au-dessus de Wesel, & je me préparois à quitter Cologne. Parmi les mouvemens que je me donnai à ce sujet, j'entrai un jour par hasard dans l'appartement de mon Hôte. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir une lampe, prête à s'éteindre, sur une caisse de mort. Quelqu'un me suivoit. Je me hâtai de demander quel étoit le trépassé qu'on éclairoit à mal.

Eh ! mais , me répondit mon Hôte lui-même ; vous devez bien l'imaginer ; vous sçavez , depuis cinq jours , qu'une apoplexie m'a privé de ma sœur : la voilà , Monsieur , tristement étendue , & telle que vous & moi la retrouverons dans la grande vallée. Eh quoi , morbleu ! lui répliquai-je , dans ce pays , vous gardez donc cinq jours un cadavre dans vos chambres ! pardonnez-moi , Monsieur , me dit-il ingénument , nous le gardons d'avantage.

Je voulus apprendre la cause d'une pareille coutume , qui , dans les temps chauds sur-tout , est certainement très-propre à conduire , à la fois dans la fosse , les familles entières. Un jour , me répondit l'Allemand , il étoit à Cologne un mari , fort mécontent de sa femme : il la soupçonnoit de se laisser aimer en cachète par un favori. Mais , ce qui paroît singulier , ce mari se trompoit , quoique sa femme fut jeune , spirituelle & jolie. Après une nuit passée auprès d'elle en contestations très-vives , le matin en s'éveillant , Monsieur , trouva Madame froide , pâle , roide & immobile. Il sonne , & demande du secours. Un Chirurgien qu'on appelle , ne pouvant parvenir à tirer du sang de la Dame , & d'ailleurs , toutes autres vérifications faites , décide qu'elle est morte , & propre , dès l'instant , à être logée dans un tombeau. Le mari , pleurant d'un œil , riant de l'autre , fait inhumer le corps à grands frais , & s'assure par lui-même , que deux pieds de terre le séparent à jamais , de celle qui causa ses chagrins. La nuit d'après la cérémonie , cet époux , tranquille dans son lit , & garanti du froid , sous une couverte de plume , qu'il occupoit seul avec plaisir , crut entendre tout-à-coup la voix de la Dame enterrée. Il écoute avec attention : plus il prête l'oreille ,

& plus il est convaincu qu'il a le malheur de ne pas se tromper. La voix lui paroissant venir du côté de la rue, il se couvre à la hâte d'une longue pelisse, & met en tremblant la tête à sa fenêtre : une espèce de petit phantôme étoit justement à sa porte, & demandoit, en se plaignant, qu'on eût la bonté de la lui ouvrir. Je suis, s'écrioit le phantôme, la Maitresse de ce logis. Je meurs de froid : il est juste que j'aille me réchauffer auprès de mon mari.

L'époux croyoit aux revenans ; mais il n'avoit jamais oui dire que les ames eussent exigé des gens, qu'on les réchauffât, ou qu'on les rafraîchit : allez, ma chere femme, allez, répondit-il au phantôme, vous ne mourez certainement, ni de froid, ni de chaud, par la raison qu'on ne vit jamais qu'une fois ; mais vous pouvez retourner tranquillement, dans les lieux, d'où vous êtes sortie ; je n'épargnerai ni argent, ni soins, pour votre contentement, & j'ordonnerai pour vous autant de prières, qu'on pourroit enréciter pour une Electrice Catholique.

Cette réponse & ces belles promesses ne satisfirent point du tout celle qui les entendoit de la rue. C'étoit en effet la Dame, pleine de vie, exposée d'ailleurs au plus grand froid, avec l'habit que peut avoir un mort, qui retourne du Cimetière à son logis. Mon cher mari, répondit-elle en grelotant, vous m'avez cru trop passée, je n'étois que tombée en syncope : vous avez pris la peine de me faire enterrer vivante, & un passant, qui m'a entendue gémir, s'est donnée celle de me déterrer. Je puis avoir besoin de prières ; mais, j'ai plus grand besoin encore d'un bon feu, ou d'une robe de chambre. L'époux obstiné ne se rendit point ; il soutint que sa femme étoit morte dans les règles, & qu'il seroit taxé de folie s'il la croyoit vivante, après la décision du Chirurgien, & le payement fait des funérailles.

A ces propos peu consolans , la bonne Dame jetta les hauts cris. Ayant ensuite imploré les célestes puissances , elle répondit à son cruel époux : je suis aussi vivante que vous , mon cher ami : je ne demande pourtant pas que vous ajoutiez foi à mes paroles ; mais , croyez-en du moins vos deux chevaux , qui mangent actuellement l'avoine dans votre grenier. Ce discours surprit beaucoup l'incrédule. Il appelle vite les gens. On allume des flambeaux & vole au grenier, on y trouve réellement les chevaux faisant leur réveil- lon sur un gros tas d'avoine. La suite est aisée à deviner: l'homme se précipite dans l'escalier, on ouvre la porte, la Dame monte triomphante, on allume un grand feu pour elle, & le mari tombe à ses genoux. Frappé du prodige, il demande pardon de son obstination criminelle. Il se repent sur-tout, des soupçons qu'il a pu former précédemment sur la vertu d'une femme, capable de donner aux chevaux des ailes.

Cet événement, reprit mon Hôte, est consacré par la tradition, & par un monument irrécusable. Venez sur la place d'armes, & vous verrez deux chevaux sculptés, regardans par les fenêtres du grenier d'un belle Maison. Je suivis l'Historien jusques à la place, & je vis ce qu'il m'avoit annoncé. Vous jugez bien, me dit-il ensuite, que depuis cette aventure, nous sommes tous trop raisonnables, pour nous pres- ferd'envoyer au tombeau nos parens, & nos amis. Vous risqueriez en effet, lui répondis-je, de n'avoir désormais d'écuries que sur vos têtes & d'y voir manger vos avoines par des chevaux de bois.

CHAPITRE XIV.

Description de Francfort. Idée singulière d'un Temple qu'imagine Tintillo.

L'ALLEMAND alloit me répliquer, & me raconter encore d'autres Anecdotes véri-

tables, quand Tintillo vint m'apporter une lettre; dans laquelle il m'étoit prescrit de partir sur le champ pour la Franconie. Mon devoir l'emporta sur ma curiosité. Je fis mes adieux à la Baronne, qui m'étoit devenue chere. Je courus à mes chevaux; & suivi de mon Ecuyer, j'eus bien-tôt abandonné Cologne. Je remontai les rives du Rhin, & je traversai la Vétéravie. Passant dans vingt Châteaux de différens Souverains, flanqués de tours devenues à charge depuis l'invention de la poudre, & foiblement gardés par toutes les troupes du propriétaire. J'arrivai enfin à Francfort sur le Mein, l'une des belles Villes de l'Allemagne. Je n'eus que le temps d'y voir les salles décorés où l'Empereur mange aux yeux du peuple, le jour de son sacre, & enfin les Temples des Luthériens, ornés de quelques mauvais tableaux, de bancs resserrés, de Tribunes, d'Epitaphes, & d'une infinité d'Escussions, tous surmontés de monstres, ou de cornes.

Je partis de-là pour Hamelsbourg petite Ville, appartenante au Prince de Fulde, ayant encore présente à ma mémoire l'image des Temples, que j'avois vus à Francfort. J'en parlai dans ma route à Tintillo. Je lui dis que je trouverois encore préférables ceux des Calvinistes, lesquels, spacieux & commodes, n'offrent à la vue & à l'imagination que les quatre murailles & Dieu. Ne me parlez point de vos Temples, me répondit mon Ecuyer avec humeur; ils ne sont tout au plus que de grandes maisons. Mais je veux à ce sujet, Monsieur, vous instruire d'une belle idée que j'ai eue cette nuit. Quand on se fera bien battu, lorsque les deux partis seront las de perdre, sans gagner, ou de gagner, en perdant, ils feront la paix, & vous irez certainement à Paris. Avec un peu de patience, là, ou ailleurs, je retrouverai ma Prin-

celle, qui, malgré les amans, & le sort, ~~me~~
 sera restée fidèle certainement. Je l'épouserai.
 Nous irons ensemble rejoindre son pere, qui
 pour ne pas se défaire en ma faveur de son
 Royaume, me rendra certainement celui de
 Mitombo. Enfin, j'ai résolu de changer alors la
 religion absurde, qui aveugle & tyrannise mes
 sujets; &, vous êtes trop sensé, Monsieur,
 pour n'être pas persuadé que j'y parviendrai
 certainement.

Je veux qu'ils brulent leurs fétiches, parce
 qu'elles sont de bois, & qu'ils adorent un Etre
 Supreme, Eternel, & Créateur, parce que nous
 ne nous sommes pas faits nous mêmes. Mais,
 il faut vous dépeindre le Temple, que, dans
 le temps, je suis résolu de faire construire à ce
 sujet. Sa forme sera simple, grande, & par-
 faitement régulière, comme celle de la nature
 même, qui m'a servi de modèle, & dont il sera
 le racourci. Je le fais rond, & dix fois plus spa-
 cieux que les vôtres. Il est couvert d'un superbe
 Dome. Il a trente-deux portes, & pas une fenê-
 tre. Vous y entrez; on ferme la porte sur vous
 & vous croyez vous trouver, tout à coup,
 dans un globe immense, & azuré. Dix mille
 petits globes de feu, placés devant vous, ou
 derriere, ou dessus, ou dessous, répandent dans
 cette vaste enceinte une lumiere vive & agréable.
 Vous voyez tourner tous ces petits globes sur
 leur centre. Mais, c'est encore peu de chose:
 quatre-vingt dix-mille Sphères opaques, & diver-
 sifiées, tournent en même temps, autour des glo-
 bes lumineux, en reçoivent la lumiere, se la re-
 verberent réciproquement, l'éclipsent quel-
 quefois, & quelquefois s'éclipsent elles-mêmes.
 Pour vous mettre à portée d'admirer l'Auteur
 dans l'ouvrage, je vous fais pénétrer au milieu de
 tant de merveilles. Vous vous promenez, vous
 montez, vous descendez pendant des heures en-

rières, environné de soleils, éclairans une quantité de mondes, & les vivifians. Vous voyez les mouvemens des globes, leur dépendance réciproque, leur ordre, leur infinité. Vous songez sur-tout, que tout ce qui s'offre à vos yeux n'est qu'une foible image de l'univers que vous habitez. Alors, votre ame, d'elle-même, s'éleve vers le Créateur: votre cœur ému, échauffé, attendri, se pénètre de reconnoissance & d'amour: vous pouvez sortir: votre priere est faite.

Je vous ai dépeint le spectacle & l'effet, repris ensuite Tinillo; ce n'est point un miracle qui l'opère, c'est mieux que tout cela, c'est mon invention. Sous vous, est un grand parquer plat, & peint en bleu de Ciel. L'habileté de l'Artiste sublime le fait paroître concave, & semé de globes semblables à ceux que vous pouvez toucher autour de vous. Le Peintre s'est servi de la même magie, pour faire disparoître les murs. Ma voute ne se montre point à vos yeux, parce que je l'ai couverte de glaces, qui multiplient à l'infini l'espace, & tous les corps. Les Sphères qui paroissent enflammées sont des globes de cristal, creux & doubles, dont l'entredeux est rempli de vin blanc: dans le milieu est une méche allumée, & entretenue par l'esprit-de-vin. Toutes mes lanternes sont enfilées dans de longues barres de fer, peintes comme les murs, vuides, & tournantes, dont le pied traverse le parquet, & dont la cime touche à la voute. Par différens conduits extérieurs l'esprit-de-vin est répandu à la fois du centre de mon dôme, dans toutes les barres de fer; & au moyen de dix mille Coupapes il entre dans chaque lanterne, à mesure qu'il y devient nécessaire. Mes Sphères opaques sont, ou de bois peint, ou de minéraux, ou de glaces, & quelquefois des trois ensemble, pour vous présenter dans les mondes, les mers, les terres, & jusques aux

montagnes. Ces globes tiennent, par de petites branches de fer de différentes longueurs, à mes barres tournantes. C'est ainsi que mes mondes font leurs révolutions distinctes autour des soleils, qui tournent sur eux-mêmes. Vous pouvez remarquer aussi que mes globes opaques, les plus éloignés de leurs Sphères enflâmés, deviennent des comettes pour les Mondes d'un autre Soleil, qu'ils approchent quelquefois. Ils les abandonnent ensuite, pour un temps, dont la durée, qui a ses limites, peut certainement être prévue. Enfin, entre toutes mes barres & mes Sphères, vous avez marché sur des échelles de fer bleues, très-déliées, qui circulent partout, & que les plus habiles Serruriers ont eu soin de rendre solides. Descendons maintenant; &, pour ne vous laisser rien à désirer, on va vous lever le parquet du Temple. Vous êtes prêt à vous récrier d'abord sur le nombre des roues de cuivre qu'il vous cachoit: mais, remarquez, je vous prie, qu'elles sont toutes nécessaires. Vous en voyez une au pied de chaque barre. Ces roues, pratiquées à différentes hauteurs, ont dessus, ou dessous, des pignons d'acier, par où elles reçoivent & rendent le mouvement de rotation. Ce mouvement leur est communiqué à toutes par une vis sans fin, qui s'engraine dans une roue générale, & qui termine elle-même la tige d'une vaste roue de bois, à grandes ailes, posée horizontalement près de là dans le centre d'une forte rivière. Ce Temple superbe se trouve enfin construit au milieu d'une chaîne de colines, toutes couvertes de vignes, qui abreuvent les contours de mes soleils, & en nourrissent continuellement l'éclatante lumière.

Quand mon Nègre m'eut ainsi exposé tout le plan de son Temple, je ne scus absolument point si je devois l'admirer, ou m'en moquer.

Apperçue d'un certain côté son idée me paroif-
 soit vaste, fimple, praticable, & fublime :
 confidérée dans un autre point de vue, je la
 trouvois finguliere & fole. Mon Ecuyer s'ap-
 perçut de ma perplexité. Sufpendez votre juge-
 ment fur mon projet, me dit-il, avec enthou-
 fialme, jufqu'à ce que vous l'ayez vû réalifé à
 Mitombo, & que j'aye eu le plaifir de vous
 égarer vous même au milieu de mon Univers.

C H A P I T R E. X V.

*L'Auteur rencontre la Baronne de Vindigreffin
 à Kiffing. Description de fon Château.*

J'ARRIVAI cependant à Hamelsbourg.
 Après y avoir paffé quelque temps, je reçus
 l'ordre d'en partir, & de me porter à quelques
 lieues de là dans Kiffing, petite Ville de l'Évê-
 ché de Wurtzbourg, fituée dans un valon a-
 gréable, qui produit des eaux minérales, &
 fur les bords de la Saal.

Le foir même, je me transportai chez un Juif,
 où une grande illumination m'annonçoit quel-
 que chofe d'extraordinaire. Je fonne, & on ac-
 court avec joie; Pon s'étonne feulement de ce
 que je n'arrive point par la fenêtre. La belle
 occafion pour moi, fi l'ambition & la fourbe-
 rie s'étoient emparées de mon ame! C'étoit la
 pacque de ces Meffieurs, qui attendoient le
 Meffie autour d'une table fervie en gras & en
 maigre affez mefquinement. Auprès de la table,
 fur laquelle devoient refter toute la nuit les
 provifions pour celui qu'ils attendoient, on
 voyoit un lit préparé pour lui, bien mol, bien
 blanc, & bien arrangé. Les fenêtres étoient ou-
 vertes; ils difoient qu'il étoit convenable de lui
 ménager le choix des avenues. Après avoir dé-
 claré que j'avois feulement l'honneur d'être un
 mortel, qui fe plaifoit à tout voir, je laiffai là
 mes Hébreux, qui fe remirent à prier, à boire
 & à efperer de plus belle.

A la porte du Juif je ne fus pas peu surpris de retrouver ma Baronne de Windiggraffin. Elle donnoit le bras au Baron de Windiggraf, son pere. Ils étoient éclairés d'un flambeau de résine, & pestoient contre le Maître du logis. On n'avoit pas voulu les laisser entrer, parce que dans une nuit si solennelle ils étoient venus pour traiter d'affaires. Ce Seigneur, qui s'exprimoit passablement bien en françois, & qui la Baronne fit part en deux mois de notre rencontre à Cologne, me pria à diner pour le lendemain, dans son Château de Tir-ton-hofkertz, distant du Bourg d'une lieue & demie. Ce Château fameux, bâti vraisemblablement par le Fondateur de Troye, s'élevoit à la vue du milieu d'un marais éternel, où la puanteur regnoit depuis son origine.

On y arrivoit par une chauffée de quelques pieds de largeur, dont la moitié des bords éboulés permettoit en plusieurs endroits aux poissons de la passer avec les hommes. Au bout de la chauffée, étoit un pont-levis tremblant, qui offroit aux arrivants, pour leur sûreté, deux bonnes planches mal clouées, & trois autres criblées de grands trous, par où l'on pouvoit, en passant, & regardant sous soi, voir nager de belles grenouilles. La construction du Palais, répondoit assez bien à l'avenue. C'étoit quatre murs, de cinq pieds d'épaisseur, que l'Architecte avoit percés de six lucarnes, auxquelles la faux du temps avoit ajouté quatre ou cinq brèches. Enfin, une grosse tour, élevée à l'un des coins, & dont on découvroit l'intérieur à travers de deux crévasses, couronnoit, embellissoit, & ménaçoit tout l'édifice.

Fin de la premiere Partie.

de

109057

S

AB= 109057

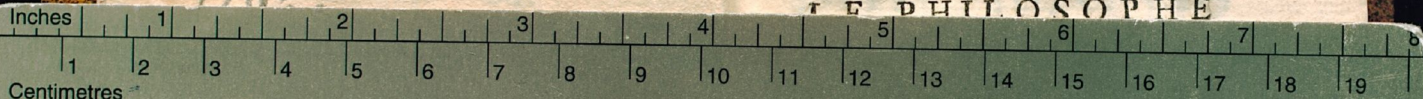
X 2577-137

DE 24 74 $\frac{7}{40}$



Barré
Gabriel Mailhol
Barré

AVANTURES
DU PRINCE
DE
MITOMBO.
OU
LE PHILOSOPHE



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



A. ROUEN.
Chez N. JORRE, Libraire.

M. DCC. LXIV.

